



Revue de presse

Emmanuelle Parrenin

30 ans après *Maison Rose*

2^e album :
Maison Cube

Sortie le 31 mars 2011

Les Disques Bien
Distribution Abeille Musique

www.emmanuelleparrenin.bandcamp.com
www.lesdisquesbien.com

Contact

Presse : Margot Videcoq
margotvid@yahoo.fr
06 89 23 65 15

Label : Natacha Aulnette
natacha@lesdisquesbien.com
06 87 94 34 11

story

Emmanuelle 2

On la dit un peu sorcière. Auteur il y a trente-quatre ans d'un album de post-folk unique et visionnaire, la musicienne nomade **Emmanuelle Parrenin** vient de donner une suite à son chef-d'œuvre. par Stéphane Deschamps

Ce qui est fée n'est plus à faire. En 1977, une jeune chanteuse joueuse de vielle à roue nommée Emmanuelle Parrenin, muse de la scène folk française d'alors (Malicorne, Mélusine, Gentiane et tous ces groupes au nom de tisane), sort son premier album, *Maison rose*, puis s'en va. En 2002, à la faveur d'une réédition discrète et du téléchargement, *Maison rose* sort de l'oubli et devient un disque culte. L'époque est au néo-folk. Une nouvelle génération de musiciens débranche les guitares, ressort les harpes et renoue avec des formes musicales à la fois anciennes et libertaires, voire expérimentales. On écoute Devendra Banhart, CocoRosie, Animal Collective ou Joanna Newsom. On redécouvre les anciens grimoires psychés folk de Vashti Bunyan ou Linda Perhacs. On pressent que *Maison rose* est une des fondations invisibles, fantasmatiques, de tout ce mouvement.

Cet album est un disque unique : avant-gardiste en 1977 (le morceau *Topaze* défriche le trip-hop avec quinze ans d'avance) et intemporel aujourd'hui. Un des meilleurs disques jamais enregistrés en France : plus onirique, plus épuré, plus aiguisé, plus sensuel, surtout plus mystérieux, insaisissable. Trésor caché et chef-d'œuvre du folk psychédélique. Ceux qui ont poussé la porte de *Maison rose* sont encore rares mais personne n'en est sorti indemne.

Emmanuelle Parrenin dans tout ça ? Le fantôme de la *Maison rose*.

Disparue jusqu'à ce jour de 2010 où l'on apprend, parcouru du frisson du chevalier à la rumeur du Graal, qu'elle est vivante et prépare son deuxième album, *Maison cube*, presque trente-cinq ans après le premier. Entre les deux *Maison(s)*, un bail.

Emmanuelle Parrenin n'habite pas une chaumière au fond des bois ni même une maison rose mais un immeuble moderne du XX^e arrondissement de Paris. Un appartement coquettement normal, où Emmanuelle, féline sexagénaire, vit entourée de ses instruments. "Je suis née dans la musique", dit-elle d'une voix de jouvencelle. Emmanuelle est la fille du violoniste et chef d'orchestre Jacques Parrenin, sommité de la musique classique dans la seconde moitié

du XX^e siècle. Sa grand-mère avait l'oreille absolue et tenait à Cherbourg une boutique de partitions au rez-de-chaussée d'un musée d'instruments anciens. "J'ai vécu dans une famille très particulière. Il y avait des drames, des suicides. On n'en parlait pas mais j'ai tout compris à travers la façon dont mon père interprétait les œuvres. Il travaillait beaucoup, je ne le voyais jamais. Je l'entendais jouer à travers des portes fermées. Je dansais seule dans ma chambre en écoutant ses répétitions. Jusqu'à l'âge de 7 ans, je voyais la musique comme des images en couleurs qui bougeaient. Il ne s'agissait pas d'une impression, je voyais vraiment la musique. Puis ces images ont disparu. J'étais une enfant sauvage, mal aimée. Je me suis réfugiée dans le rêve qui m'a protégée de beaucoup de choses, j'ai eu du mal à en redescendre. En suis-je redescendue ?"

Maison rose, enregistré une vingtaine d'années plus tard, représente l'horizon du rêve, le bout de l'arc-en-ciel. Pour le trouver, Emmanuelle a beaucoup voyagé. A 15 ans, tout juste sortie d'une pension de bonnes sœurs, elle séjourne en Angleterre et suit les Yardbirds en tournée. De retour en France en 1968, où commence à bruiser le revival des musiques traditionnelles, elle rencontre un joueur de vielle à roue et tombe amoureuse, du musicien et de l'instrument. Suivent quelques années bohèmes dans le tourbillon

de la vielle) : collectage de chansons antiques au Canada, création du premier club folk à Paris, découverte des musiques du monde, organisation de festivals, tournées dans le classique van Volkswagen... "Une énorme liberté, tout était possible, à inventer." A réinventer aussi : "Alors que ça marchait très bien, je me suis lassée de la scène folk, de cet esprit de chapelle très passéiste."

Pendant un stage de musique à Hyères, au printemps 1976, Emmanuelle tombe amoureuse d'un ingénieur du son nommé Bruno Menny. Elève de Iannis Xenakis et collaborateur de Michel Magne, l'homme a sorti quelques années plus tôt un ovni de musique électroacoustique : *Cosmographie*. Tous deux commencent à travailler les chansons de *Maison rose*, d'abord à Paris puis à Frémontel, un minuscule hameau de Normandie. "Un endroit extraordinaire, paradisiaque, raconte Bruno Menny, sorti de sa retraite. Quelques maisons près de la forêt avec une mare au milieu. L'endroit paraissait magique. Pour le disque, on voulait ouvrir des portes, montrer qu'il était possible de faire du folk autrement. Les moyens techniques restaient limités mais j'expérimentais dans la prise de son, c'était une aventure. Je détestais le son de la vielle, je n'aimais pas trop le folk français mais j'aimais Emmanuelle. Ce disque est né d'abord d'une histoire



Philippe Lohmann

"J'avais de la musique en tête, très belle, j'en rêvais, mais j'étais incapable de la transcrire"



En 1977, à l'époque de l'enregistrement de son premier album, *Maison rose*

d'amour. C'est personnel, une fierté pour moi. L'amour ne dure qu'un temps. "Bruno avait du génie, de l'humilité et de l'humour. Je l'adorerai jusqu'à la fin de ma vie. L'enregistrement de *Maison rose* demeure l'un de mes meilleurs souvenirs", raconte Emmanuelle.

Après ce premier album, succès éphémère mais honnête à l'époque – qui lui vaudra de jouer en première partie des Clash (!) –, la chanteuse tourne le dos au monde du disque. Elle entre dans la troupe de Carolyn Carlson pour danser et composer des musiques de ballets. Puis elle se pose à Paris, employée et chanteuse occasionnelle dans un restaurant brésilien.

Emmanuelle a conservé le pressage original de *Maison rose*, récupéré après un incendie et un drame personnel en 1990 à cause desquels elle a tout perdu, presque la vie et au moins l'ouïe. "Après des violences terribles, la surdité m'a fait découvrir un calme extraordinaire.

J'entendais mon cœur battre, le sang pulser dans mon corps. La médecine disait que je n'avais aucun espoir de recouvrer l'ouïe. Je me suis soignée seule, par résonance osseuse, en chantant et en jouant des instruments. Ça a été magique, on peut le dire. Je suis repartie de zéro."

Les neuf années qui suivent, elle vit seule dans un chalet d'alpage, sans eau ni électricité, au bord du lac du Bourget, en Savoie. Elle coupe son bois à la hache et prodigue des soins de musicothérapie à des enfants autistes et psychotiques. "J'ai vécu là des choses extraordinaires. J'étais très médium, à l'époque. Pendant un an, j'ai rempli un cahier de formules mathématiques sur le son. Ça venait de nulle part, je n'y comprenais rien mais des scientifiques m'ont dit que ça avait un sens. J'avais de la musique en tête, très belle, j'en rêvais, mais j'étais incapable de la transcrire. Je ne pensais pas refaire un disque. J'enfouissais ma tristesse, j'avais toute cette musique en tête et je ne pouvais pas la réaliser."

"quand quelque chose commence à marcher, je vais voir ailleurs. On me l'a assez reproché et j'en ai payé le prix"

Retour à Paris au début des années 2000. Par l'intermédiaire indirect de son fils Mathieu Fromont, bluesman plus connu sous le nom de Boogie Matt, et son groupe Bo Weevil, Emmanuelle rencontre une nouvelle génération de musiciens, adeptes du culte de *Maison rose*. Parmi eux, Francisco López, alias Flóp, auteur des textes et architecte de son deuxième album : "Elle m'a raconté ses mille vies. Elle ne voulait pas faire ce deuxième disque comme une revanche mais pour raconter de nouvelles rencontres, une nouvelle histoire. C'était très émouvant de retrouver sa voix. Elle est très jeune, fraîche, spontanée, charismatique. Elle ne peut pas l'avouer mais Emmanuelle est une sorcière. Quand on connaît l'histoire de sa vie, on comprend qu'elle a un rapport surnaturel au monde, qu'elle est dotée de pouvoirs. On peut au moins dire qu'elle est une guérisseuse, comme une rebouteuse", précise Flóp.

L'album a été enregistré dans une maison d'architecte en forme de cube, posé dans une clairière en forêt de Fontainebleau. *Maison cube* est mitoyen de *Maison rose*, les deux correspondent mais ce n'est pas un ravalement de façade. Les deux disques partagent une modernité du style (qu'est-ce que *Maison cube*? De la chanson krautfolk jazzy tropicaliste?) et surtout la magie. Incroyable : *Maison cube* est au moins aussi bon que *Maison rose*, ensorcelant au-delà du raisonnable. Le seul texte écrit par Emmanuelle et qu'elle chante en ouverture comme un mantra dit ceci : "La route est devant toi/Ne laisse pas la mousse/Envahir tes souliers". Voilà sa vie : "J'ai toujours été très solitaire dans ma manière de tracer mon histoire. J'ai toujours fait ce que j'aimais, sans arriver à m'installer dans aucun milieu. Quand quelque chose commence à marcher, je vais voir ailleurs. On me l'a assez reproché et j'en ai payé le prix. Je me suis tout le temps battue, je n'ai jamais eu beaucoup d'argent. Alors la reconnaissance, la redécouverte de *Maison rose* et ce deuxième album, ça fait du bien." ■

album *Maison cube*
 (Les Disques Bien/Abeille Musique)
concert *Création D'une Maison l'autre*,
 le 20 avril à Paris (Point Ephémère)
www.myspace.com/lavraieemmanuelleparrrenin

N°813 - p.132
juin- juillet 2011

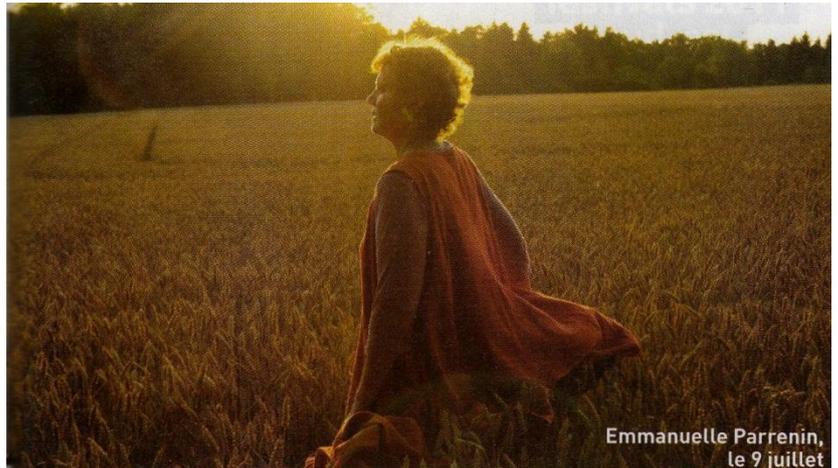
Été 2011

Festival MiMi

du 7 au 10 juillet à Marseille (13)

musiques Le Festival-atelier MiMi offre pour sa nouvelle édition un 26^e tour du monde de créations musicales. Au programme : Sarangi Strings Soundsystem (Belgique, Inde, Allemagne), Chris and Cosey (Grande-Bretagne), Emmanuelle Parrenin + Flóp (France), The Last Poets (Etats-Unis)...

A gagner : 6 invitations par soir



Emmanuelle Parrenin,
le 9 juillet

Festival Mimi

le cherche-mimi

Sur l'archipel du Frioul se télescopent cet été une fée folk, un punk congolais et des instruments-légumes : top mimi !

arts Longtemps, l'archipel du Frioul, au large de Marseille, n'a pas rimé avec top cool. Rade militaire pendant des siècles, centre de quarantaine pour pestiférés, occupé par les Allemands et bombardé par les alliés pendant la Seconde Guerre mondiale, interdit aux civils jusqu'en 1975... Mais, ces dernières décennies, l'archipel a été démilitarisé et peu à peu investi par un festival pas bon pour le service : le Mimi. Sa mission : défricher les musiques novatrices, expérimentales, insulaires, un peu fofolles. Cette année, on y découvrira notamment des rescapés de Throbbing Gristle (**Chris And Cosey**), un groupe autrichien qui joue avec des instruments en légumes (**The Vegetable Orchestra**), un chorégraphe congolais et punk (**Faustin Linyekula**), une fée post-folk en plein come-back enchanteur (**Emmanuelle Parrenin**) et, *last but not least*, rien de moins que les inventeurs du hip-hop (**The Last Poets**).
du 7 au 10 juillet à Marseille, lire p. 42

Par **SOPHIAN FANEN**
 Envoyé spécial à Nanteau-sur-
 Lunain (Seine-et-Marne)
 Photo **FRED KIHN**

Un cauchemar pour une musicienne. En 1989, Emmanuelle Parrenin, chanteuse folk, figure avant-gardiste du mouvement de redécouverte des musiques populaires qui a traversé les années 60 et 70, perd l'ouïe suite à un choc violent. Son «accident», comme elle dit aujourd'hui à 62 ans, de retour à la musique avec *Maison cube*, un album de chansons douces sur instrumentations cycliques qui achève la période ouverte par ce traumatisme sur lequel elle reste discrète. Nous la retrouvons dans la curieuse bâtisse donnant son nom au disque, assemblage de préfabriqués 70's posés à flanc de colline près de Nemours, en Seine-et-Marne.

La semaine dernière, Emmanuelle Parrenin a délaissé Paris pendant quelques jours, afin de préparer la version scénique de son disque, lors d'un concert au Lieu Unique à Nantes (Loire-Atlantique). La musicienne n'a pas manqué d'y apporter ses harpes, sa vielle à roue et son épinette des Vosges, ces engins surannés déjà présents en 1977 sur son premier – et long-



soigné Emmanuelle Parrenin. «Face à une menace, notre corps a le réflexe de se placer entièrement en position de survie. Emmanuelle était dans cet état-là.» Surtout, cette guérison – qui tient davantage de la psychologie que de la médecine – va avec la personnalité de la chanteuse, sensible aux principes de la méditation et de l'écoute du corps. Ce processus empirique est devenu un métier pendant dix ans, la chanteuse travaillant comme musicothérapeute dans les hôpitaux de la région savoyarde. «Je débarquais avec mes harpes pour travailler avec des enfants autistes ayant des difficultés à s'exprimer. Mais c'est la musique et la vibration des instruments qui sont thérapeutiques, pas moi.»

Un travail dans le prolongement naturel de son passé artistique, qui peu à peu a repris sa place. «J'ai monté un ensemble vocal et des spectacles pour enfants. Puis j'ai eu envie de rentrer à Paris. Je suis comme ça, je m'ennuie toujours à un moment.» Retour à la capitale en 2002 et nouveau recommandement : Emmanuelle Parrenin valide ses acquis via un diplôme universitaire, puis enseigne au Centre international de musicothérapie et se remet à écrire des chansons.

temps unique – album solo, *Maison rose*. Ressorti de l'oubli dans les années 2000 via les réseaux de peer-to-peer, le disque explorait les marges du revival folk, Emmanuelle Parrenin empoignant ses instruments pour en dépasser les sonorités et construire des boucles électrifiées qui évoquaient les musiques électroniques.

Mais *Maison rose* était arrivé trop tard, à une époque abordant le punk. Symbole de ce carambolage, Emmanuelle Parrenin jouera en première partie de The Clash en 1981 à Pantin, puis elle quittera le monde folk pour la danse et le théâtre, avant de disparaître des radars artistiques en 1989.

«VIBRATIONS». «*Sur le coup, ne plus entendre était une protection, explique-t-elle. Sans le son, j'étais dans un cocon. Ensuite, les médecins ont déclaré mes oreilles foutues, mais il n'a jamais été question d'accepter ça. Comme j'avais tout perdu dans cet accident, j'ai plaqué Paris pour partir m'isoler en Haute-Savoie, dans un chalet d'alpage.*» Emmanuelle Parrenin parle ensuite de «s'auto-soigner», de «relation avec [ses] instruments» et de «vibrations qui réduisent l'oreille». «*Au bout d'un an, j'étais à peu près refaite.*»

On rechigne à adhérer à cette histoire miraculeuse, mais le cas n'est visiblement pas si rare, comme nous le confirme peu après Nadine Burdin, psychomotricienne à Aix-les-Bains, qui a



Emmanuelle Parrenin, 62 ans, contribue depuis ses débuts à la redécouverte des musiques populaires.

FOLK Devenue sourde en 1989, l'artiste a retrouvé l'ouïe grâce à la musicothérapie. Elle revient sur scène, ce soir à Paris, avec «*Maison cube*».

Emmanuelle Parrenin, audit de rattrapage

RITOURNELLES. Redevenue pleinement musicienne dans sa tête, elle rencontre finalement la bonne personne en 2005: Flóp, pivot du label *Les Disques bien*, avec qui elle a «*construit des chansons bout par bout*» pour créer *Maison cube*, son second premier album. Un disque fait de ritournelles roulant sur des instrumentations hypnotiques, déconnecté au possible de son lointain prédécesseur, tout en ménageant quelques clins d'œil. Ainsi, une chanson y parle de «collectage», du nom de la documentation du patrimoine musical oral effectuée dans les années 60 et 70; mais l'auditeur d'aujourd'hui y verra davantage une métaphore de la quête personnelle d'Emmanuelle Parrenin. De voyage rural, ce collectage devient ici regroupement d'une vie de femme qui n'a cessé de faire ses valises.

Plus loin, un titre conte l'histoire de la maison «cube», éruption rétrofuturiste au milieu des arbres et, dans ce sens, extension physique de la personnalité de la chanteuse, «sauvage» de la ville, comme elle se définit. Revenue à la musique avec ce disque qui sonne comme aucun autre cette saison, Emmanuelle Parrenin n'en finit pas de réécrire sa vie. ◀

EMMANUELLE PARRENIN
CD: MAISON CUBE

(Les Disques bien/Abeille musique).
Point éphémère, 200, quai de Valmy,
75010. Ce soir, 20 heures.

FESTIVAL MIMI

Du 7 au 10 juillet

La 26^e édition du festival du Mouvement international des musiques innovatrices (MIMI) devrait satisfaire les amateurs les plus tenaces de curiosités en matière de rock, folk, musiques électroniques, chanson, etc. (les différents genres pouvant se mêler à l'occasion). Une plongée de quatre jours dans les matières sonores notamment proposées par les Britanniques Chris & Cosey, les Autrichiens de The Vegetable Orchestra (les instruments sont des légumes), Emmanuelle Parrenin, ex-membre de Mélusine – l'un des groupes de pointe de la scène folk des années 1970 avec Malicorne ou Tri-Yann –, les Américains de Secret Chiefs...

MARSEILLE >>>

Iles du Frioul. Tél. : 04-95-04-95-50. De 17 € à 24 € (traversée incluse).

INTERVIEW | PAR BERTRAND ELLESTIN GARNIER / PHOTO : PHILIPPE LEBRUMAN

EMMANUELLE PARRENIN



Vielle à roue, harpe, dulcimer, épinette... Un arsenal musical aux allures de bestiaire médiéval. Des sons d'un autre âge qui n'attendaient qu'un esprit espiègle pour s'affranchir d'un académisme parfois réducteur. De cette rencontre doucement iconoclaste surgissent toutes ces petites transes du quotidien dont la musique d'Emmanuelle Parrenin fait sa moelle – la voix taquine qui descend aux portes du sommeil, les petits éboulements de l'âme qui inquiètent et les tracas d'autrui qui amusent, le moment où l'envers des choses s'efface et où l'on se sent prêt à parcourir le monde. Hier comme aujourd'hui, cette insatiable bourlingueuse promène ses beaux instruments sur les passerelles qu'elle a elle-même tendues entre folk psychédélique, chanson française, musiques du monde... et même des enjambées pleines de culot vers un univers pop/electro. L'affirmation, si besoin était, d'une musique actuelle et sans exclusion. Échanges sur le seuil d'une maison autrefois rose, aujourd'hui cube, et demain ?

Comment es-tu venue à la musique ? As-tu été poussée par le milieu familial, ou as-tu eu un déclic particulier ?

Je suis née dans la musique de chambre, mais je n'ai pas vraiment été initiée à la musique par ma famille. Je suis totalement autodidacte. Au début, je jouais de la guitare, puis j'ai eu un réel déclic sur la vielle à roue, un instrument qui arrive à faire passer des émotions inaccessibles par la parole. Je me suis passionnée pour la couleur des sons tirés de cet instrument. D'ailleurs, obtenir une vielle ne fut pas simple. J'en ai d'abord eu une qui était rongée par les vers, et puis m'est arrivé un truc formidable. Il y avait une très belle vielle que je reluquais depuis longtemps dans une vitrine, place des Vosges à Paris. Elle coûtait très cher. Un jour, je suis entrée. Le marchand a fermé boutique et m'a laissée essayer l'instrument. J'ai joué de longues heures, et je suis repartie avec ma vielle sous le bras !

Ta marque de fabrique est l'association d'instruments un peu surannés avec une façon d'en jouer et de les orchestrer qui paraît tout à fait personnelle. Peut-on parler de transgression des traditions ?

C'est même mon grand plaisir ! J'aime utiliser mes instruments de façon intemporelle. Il y a une trentaine d'années, je jouais volontiers des mélodies traditionnelles, mais ce n'est plus vraiment mon truc.

Quelle a pu être pour toi l'importance d'un groupe comme Malicorne dans cette optique ?

Ce sont tous des amis, bien sûr ! Gabriel Yacoub, Hugues de Courson, Laurent Vercambre... On faisait tous partie de la même aventure. J'en étais même dès les débuts. Quand j'avais dix-sept ans, on partait enregistrer sur les routes de tous les pays francophones, faire des collectages de vieilles chansons... C'est quelque chose qui m'a passionnée à l'époque. Ensuite, il y a eu le mouvement folk, qui est

devenu une mode, avec des festivals, des folk clubs un peu partout en France, comme Le Bourdon à Paris... Mais nous, nous étions là avant et c'était extraordinaire. On faisait venir des musiciens du monde entier, on mélangeait les cultures...

Plutôt pionnière qu'avant-gardiste, donc ?

Avant-gardiste, pourquoi pas... Mais je préfère pionnière en effet, c'est plus proche de la vérité.

« Ma seule limite, c'est celle des choses qui me font frémir... »

À regarder ton curriculum, on constate que tu t'apprêtes à sortir ton premier album personnel depuis 1977. Peut-on parler de come-back artistique ?

Après *Maison rose*, j'ai fait beaucoup de musique de ballet. J'ai aussi fait partie d'une troupe de danse contemporaine. Et puis j'ai eu un grave accident, qui a touché mon oreille interne, me privant de l'audition. J'ai dû faire mon deuil de la danse et de la musique... Les médecins étaient même très pessimistes sur mon cas, parlant de greffe de tympan, d'appareillage, etc. Moi, j'avais la certitude de m'en sortir. Je suis partie vivre un temps dans un chalet dans les alpages, sans eau ni électricité, et je me suis auto-soignée par résonance osseuse, en jouant des notes sur mes instruments et en essayant de les reproduire vocalement, par intuition. Au bout d'un an et demi à faire cela du matin au soir, j'ai peu à peu retrouvé l'ouïe. Par la suite, j'ai travaillé pendant dix ans dans les hôpitaux pour aider les gens atteints de surdité ou d'acouphènes à l'aide de cette technique que j'ai baptisée la « maïeuphonie... » C'est en 2008 que le producteur de mon fils, qui est musicien professionnel, m'a poussée à refaire un disque. J'ai dit oui mais j'étais un peu embarrassée au niveau des textes, ma poésie ne n'y prêtant pas à mon goût. C'est de là qu'est née ma rencontre et ma collaboration avec Flóp, un jeune parolier plein de talent, qui a abouti à l'enregistrement des chansons de *Maison cube*, et bientôt à un retour à la scène.

“ COMME À LA MAISON... ”

Le titre de l'album renvoie sans ambiguïté à *Maison rose*. Doit-on voir quelque chose de très autobiographique dans la transition entre ces deux habitats ? Une acceptation de la modernité ? Cette maison cube, elle existe. C'est une ancienne maison d'architecte, posée dans la forêt de Fontainebleau, où je viens résider de temps en temps. Mais c'est aussi une image. Les « cubes », ce sont tous ces morceaux de vie que j'ai emportés avec moi... J'ai fait vingt-six déménagements dans ma vie, et la maison cube symbolise le passage d'une sphère à une autre et les liens qui les imbriquent les unes dans les autres. D'ailleurs mon prochain spectacle sera une sorte de mise en scène de ce cheminement.

À travers tes albums, on a parfois l'impression d'écouter des comptines pour adultes. Trouves-tu naturel qu'on puisse faire le lien entre tes chansons et le monde de l'endormissement, de l'innocence ? C'est une réflexion intéressante, parce qu'il se trouve que je travaille dans ce milieu, donnant des formations au Conservatoire de littérature orale, où interviennent de nombreux conteurs professionnels. C'est un milieu très vivant, et le lien avec ma musique est tout à fait présent. L'univers du conte renvoie en quelque sorte au côté métaphorique de mon parcours personnel.

La palette d'ambiances assez vaste de l'album va jusqu'à faire coexister des influences celtiques avec des arrangements inspirés du blues... Est-ce que tu mets des limites à ce que

tu souhaites inviter dans tes chansons ?

Ma seule limite, c'est celle des choses qui me font frémir... L'ouverture à divers horizons musicaux est quelque chose qui m'interpelle. Je suis profondément intéressée par le mélange des couleurs et des ambiances.

Est-il nécessaire d'avoir soi-même une culture musicale étendue pour faire de la « bonne musique », ou faut-il être un peu en autarcie pour préserver une forme d'originalité ?

Plutôt la deuxième option (rires). Je suis entourée de gens qui ont une culture musicale extraordinaire. J'en suis du reste vraiment admirative. Au vu de mon isolement pendant tout ce temps, j'essaie de compenser mes lacunes par une approche assez spontanée, sans *a priori*, de la découverte... |

> SORTIE : EMMANUELLE PARRENIN

- *Maison cube* (Les Disques Bien) (2011)

> WEB OFFICIEL

- emmanuelleparrenin.bandcamp.com

> À ÉCOUTER

- *Maison rose* (Musea Records France) (1977)



106 LE BOUDOIR /// CD-THÉQUE



© Philippe Lebrun

Emmanuelle Parrenin

BIEN ENTENDU

LES DISQUES BIEN, DE MIEUX EN MIEUX

Dernières nouvelles du label de qualité Les Disques Bien, collectif de tropicalistes cartésiens qui font le grand saut de Marseille à São Paulo, avec **HORTÊNSIA DU SAMBA**, et du folklore à l'avant-garde avec **EMMANUELLE PARRENIN**.

Par Wilfried Paris

Après la sortie cet automne de *Mes Propriétés de M-Jo*, où la chanson française doucement cannibalisait la langueur brésilienne, Les Disques Bien (Flóp, French, etc.) présentent Hortênsia du Samba, soit la rencontre du Marseillais Stéphane Massy (aka Tante Hortense, chanteur détaché, poète attachant) et du trio Revista do Samba (rénovateurs de São Paulo), confirmant la filiation filée avec le Saravah de Fontaine, Higelin et Barouh dans les années 1970. Comme les films de Jacques Rozier à la même époque, Hortênsia du Samba donne à entendre la concorde que la musique rend possible entre des individus qu'un océan sépare : berrichon et carioca, français et portugais, rythmes et chansons fusionnent ici en un idiomme commun que permet, selon Stéphane Massy, « l'ignorance, naïve ou volontaire, des usages en vigueur dans le cadre d'une rencontre entre individus issus de cultures différentes. Il n'y a pas de respect a priori de ce que l'autre apporte, on peut le dénaturer. On peut en prendre ce qu'on comprend, même si on a mal compris ; ce n'est pas une insulte, c'est de l'anthropophage culturelle », du nom d'un mouvement important du Brésil d'entre-deux guerres, porté essentiellement par Oswald de Andrade. Loin de l'exotisme touristique, c'est le respect de l'individu et de sa culture qu'Hortênsia du Samba énonce.



Maison cube
d'Emmanuelle Parrenin
(Les Disques Bien)

On retrouve l'attention bienveillante des musiciens Bien sur le nouvel album d'Emmanuelle Parrenin, figure de la scène revivaliste folk des seventies et auteure de *Maison Rose*, qui accueillait en 1977 chansons traditionnelles, voix éthérées et expérimentations électroacoustiques, et que les amateurs de Linda Perhacs ou Vashti Bunyan s'attachent encore sur eBay. Elle ressort vieille à roue, harpes et épinette des Vosges sur *Maison cube*, composé avec Flóp et enregistré dans une maison d'architecte de la forêt de Fontainebleau, qui donne son dernier titre à un album baladeur, longue transe et anamnèse magique que l'on comparera volontiers au *Comme à la radio* de Brigitte Fontaine.

Fontaine et Parrenin sont enfin les figures tutélaires du projet d'Éloïse Decazes, habituée des soirées Bienfaisance à La Java, et échappée de son duo Art pour chanter sur les guitares savantes du Canadien Éric Chenux (de la galaxie Constellation), des chansons traditionnelles, médiévales ou intemporelles qui chavirent le cœur et font battre les tempes. Un label britannique devrait bientôt les graver dans les mémoires. De rive en rive, d'une maison l'autre, des temps anciens au temps nouveau, tout va Bien, donc. ■

Hortênsia du Samba de Hortênsia du Samba (Les Disques Bien)
www.eloisedecazesericchenaux.bandcamp.com

TROIS

COULEURS

Avril 2011

N°90 - p.63

L'OREILLE DE... EMMANUELLE PARRENIN



«Il se trouve que j'écoute peu de musique, car ma quête va plus vers le silence, pour mon bien-être et pour être libre de toute influence. J'apprécie tout de même le dernier disque de Serafina Steer, pour sa fraîcheur et le côté décalé de ses arrangements. J'ai également redécouvert un groupe qui était parmi mes favoris dans les années 1970, Incredible String Band, dont *The Hangman's Beautiful Daughter* vient d'être remastérisé. Enfin, si je devais partir avec un seul disque sur une île déserte, j'emporterais le quatuor de Debussy, sa seule œuvre pour quatuor à cordes.»

Propos recueillis par W.P.

Emmanuelle Parrenin, le 15 avril au Lieu unique (Nantes), dès 20h30, de 9€ à 18€; le 20 avril au Point éphémère, dès 20h, 11 €
Maison cube d'Emmanuelle Parrenin (Les Disques Bien / Abeille)



Mai - Juin 2011

N°46 - p.60



EMMANUELLE PARRENIN

«LA MAISON CUBE»

(Les Disques Bien)

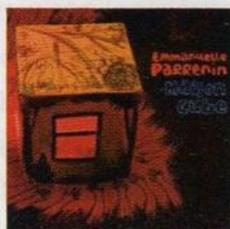
Membre actif du renouveau du folk français des années 70, Emmanuelle Parrenin tirait sa révérence après un premier album nommé *La Maison Rose* (1977), qui brisait les frontières entre musiques traditionnelles et avant-garde. **Disparue trois décennies durant pour cause de surdité, lentement guérie grâce aux vibrations bienfaitrices de ses instruments, elle revient auréolée d'un statut d'artiste culte.** Si elle n'a pas abandonné ses outils, harpe, épinette des Vosges ou vielle à roue, ni sa pratique du collectage de vieux chants, ses nouvelles chansons bénéficient de l'apport de Flóp, parolier audacieux et fondateur des Disques Bien, et de jeunes musiciens ambitieux parmi lesquels Etienne Jaumet de Zombie Zombie. Surprenant et iconoclaste, le résultat fait le lien entre le passé et le futur de la chanson française que Parrenin pousse dans ses derniers retranchements. Indispensable. B.M.

VOXPOP

TOUT & MUSIQUE

Mai - Juin 2011

N°20 - p.81



EMMANUELLE PARRENIN

« MAISON CUBE »
(LES DISQUES BIEN)

Une harpe, une épinette des Vosges, une voix un peu barge et un folk hors du temps : revoilà Emmanuelle Parrenin, figure-culte de l'indépendance française (option concerts en MJC) oubliée depuis bientôt trente ans. Si vous aimez Pascal Comelade, essayez ce disque.

Mars 2011

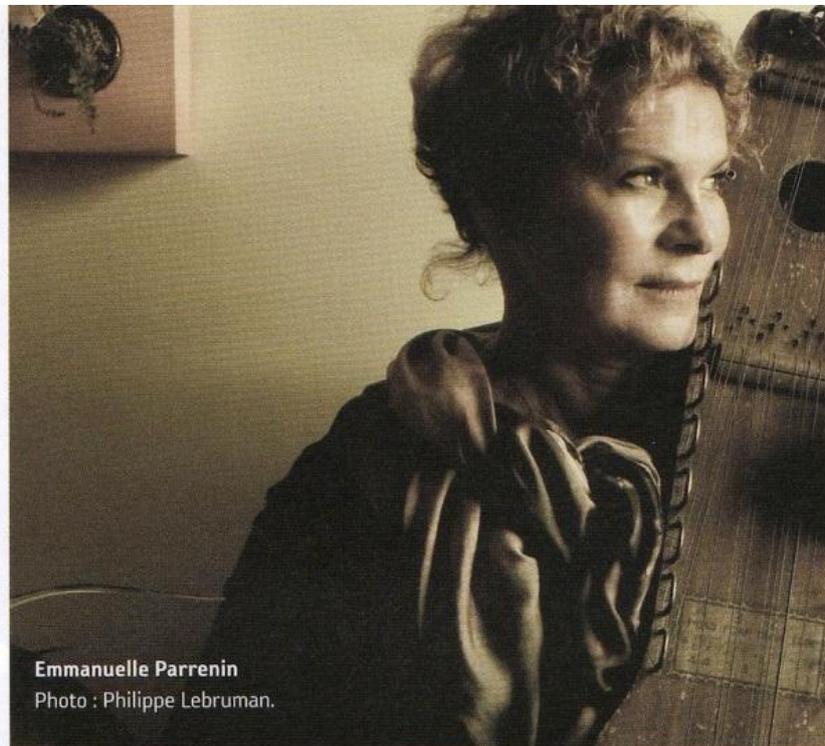
p.30

hors-temps

La fée retrouvée

Après une longue éclipse, la compositrice Emmanuelle Parrenin ouvre les portes de son nouveau refuge musical.

Le disque dont il va être ici question, assurément l'un des plus beaux (le plus beau ?) de ce printemps 2011, est l'œuvre d'une revenante. Ayant suivi une trajectoire parallèle à celle de Vashti Bunyan⁽¹⁾, Emmanuelle Parrenin publie aujourd'hui un nouvel album, *Maison cube*, plus de trente ans après le précédent, *Maison rose*, parangon de folk dissident (réédité en CD en 2009 par le label Musea), dont les exemplaires originaux attisent désormais la convoitise de tous les chercheurs d'or discographique. Quel que soit le support sur lequel on l'écoute, *Maison rose* s'apparente, il est vrai, à un saint Graal musical, un recueil de ballades éthérées d'une insistante étrangeté, irréductible aux modes d'hier, d'aujourd'hui ou de demain. Effluves traditionnels, au fort caractère médiéval, et parfums d'avant-garde se mêlent en un capiteux ensemble. Quand, en 1977, elle enregistra ce *Maison rose* où il fait si bon venir se réfugier, Emmanuelle Parrenin n'était pas une débutante, loin s'en faut : taquinant divers instruments depuis l'adolescence et frayant avec la bourgeonnante scène folk d'après Mai-68, elle a



Emmanuelle Parrenin
Photo : Philippe Lebruman.

déjà participé à de nombreux albums, parmi lesquels le haut perché *Château dans les nuages* (1976), enregistré avec Phil Fromont – qui fut son mari – et Claude Lefebvre. Rendue sourde par un accident, en 1990, cette chanteuse à la voix et aux doigts de fée a recouvré l'ouïe en jouant de la harpe, développant ensuite une technique de guérison, « la maïeuphonie ». Revenue vivre à Paris au début des années 2000, elle redécouvre alors la scène musicale et fait notamment la rencontre d'Etienne Jaumet – elle apparaît sur le morceau phare de son (superbe) *Night Music* – et de Flóp, avec lesquels elle va nouer une étroite complicité artistique, dont l'aboutissement n'est autre que *Maison cube*, album conçu dans une maison, en pleine forêt

de Fontainebleau. Penchant davantage vers la (nouvelle) chanson française que son prédécesseur, cet album-ci s'avère tout aussi hospitalier. Dès la première écoute, on s'y sent chez soi, séduit par une atmosphère aussi singulière que familière. Une pièce, en particulier, happe le visiteur : « Nulle part », bouleversante comptine qui offre un accès direct au pays des merveilles. J. P.

1. Après avoir sorti *Just Another Diamond Day* en 1970, l'Anglaise a traversé une longue période d'éclipse volontaire, interrompue seulement en 2005 avec l'album *Lookaftering*.

Maison cube (Les Disques Bien/Abeille Musique); ***D'une maison l'autre***, concert/spectacle, création le 15 avril à Nantes (Lieu Unique).

Emmanuelle Parrenin



La musique
en couleurs

Auteur d'un disque de folk avant-gardiste devenu culte, à la fin des années 1970, Emmanuelle Parrenin revient avec un petit chef-d'œuvre inclassable. Durant ses trente-cinq années d'absence, elle a connu un épisode de surdité dont elle est sortie grâce à une thérapie très personnelle.

« *Née dans la musique* », Emmanuelle Parrenin grandit dans une maison où vécut Maurice Ravel, à Paris. Son père est un célèbre violoniste, fondateur d'un quatuor spécialiste de Béla Bartók, un compositeur hongrois du XIX^e siècle passionné par les musiques folkloriques d'Europe de l'Est.

Enfant, Emmanuelle Parrenin écoute son père répéter derrière des portes closes. Elle danse dans sa chambre, « *en voyant la musique bouger, comme des images en couleurs* ». Elle insiste : « *Ce n'était pas une impression, je voyais vraiment la musique.* » « *J'ai vécu dans une famille particulière, avec des drames et des suicides, confie-t-elle aux Inrocks. On n'en parlait pas, mais j'ai tout compris à la façon dont mon père interprétait les œuvres.* » Elle se « *réfugie dans le rêve* », et apprend la musique « *à l'instinct* ».

Attirée par le folk, elle se lance dans le « *collectage* ». « *Cela consistait à partir avec un [magnétophone] Nagra sous le bras, raconte-t-elle sur Arte. On allait à la rencontre des vieux, on les écoutait et on enregistrerait leurs chansons.* » Elle joue de la harpe et des instruments anciens, telle la vielle à roue. Au Québec, elle chante en compagnie d'une famille dont le père est violoniste, la mère accordéoniste et la plupart des enfants sourds-muets : la musique est un langage fait de vibrations.

En 1976, Emmanuelle Parrenin enregistre un album, *Maison rose*, « *trésor caché* » du folk électroacoustique, parmi « *les meilleurs disques produits en France* », selon *Les Inrocks*. L'un des morceaux, *Topaze*, « *défriche le trip-hop avec quinze ans d'avance* ».

Tout « *marche bien* », mais Emmanuelle Parrenin s'ennuie : « *J'ai coupé très vite avec le mouvement folk, à cause de son esprit passéiste* », explique-

t-elle à Arte. Elle s'essaie à la danse avec des transfuges de la troupe de Carolyn Carlson, sans succès. En 1988, elle prend la direction d'un restaurant, à Paris. Elle « *disparaît des radars artistiques* », note *Le Monde*.

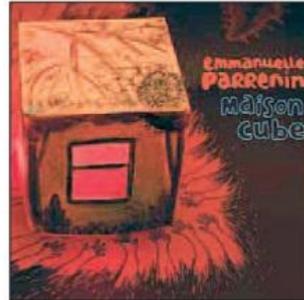
En 1990, elle perd le peu qu'elle possède dans un incendie, qu'elle appelle son « *accident* ». Le choc provoque une perte d'ouïe : elle est sourde, sans espoir de guérison, à en croire les médecins. Elle s'isole dans un chalet de montagne, où elle récupère l'audition en jouant de la harpe : elle se sert des vibrations de l'instrument pour rééduquer son oreille. Devenue musicothérapeute, elle s'occupe d'enfants autistes pendant dix ans.

Au début des années 2000, elle rentre à Paris. *Maison rose* connaît une seconde jeunesse. Téléchargé par les amateurs d'électroacoustique, il est réédité et devient une référence pour les musiciens de la génération de son fils, Matthieu Fromont, alias Boogie Mat, né d'un bref mariage au début des années 1970.

Elle rencontre un jeune auteur-compositeur, Flóp, avec qui elle écrit un album, *Maison cube*. Ils enregistrent dans une maison d'architecte à l'allure de préfabriqué, déposée par hélicoptère dans la forêt de Fontainebleau dans les années 1960... « *Emmanuelle ne peut pas le dire, mais elle est une sorcière, elle a des pouvoirs surnaturels* », assure Flóp. Résultat, *Maison cube* est « *au moins aussi bon que Maison rose, ensorcelant au-delà du raisonnable* », écrivent *Les Inrocks*. Il « *sonne comme aucun disque cette saison* », affirme *Le Monde*.

Le concert de lancement a été donné le 15 avril dernier, au Lieu unique, à Nantes. L'avant-veille, Emmanuelle Parrenin a joué pour les patients du CHU local. Entre deux dates, elle savoure l'harmonie entrée par effraction dans sa vie : « *Cela fait du bien.* »

Emmanuelle Parrenin. Il est assez rare d'écouter un disque qui ne sonne comme rien de connu. C'est le cas avec *Maison cube*, qui ressemble à une carte postale d'un autre monde. Emmanuelle Parrenin, qui signe ici son deuxième album en trente-cinq ans (après l'ultra-culte *Maison rose*), fait vibrer une corde sensible, celle de l'esprit humain, que l'on entend de moins en moins souvent sur disque. Si elle vient de la scène folk des années 70, Emmanuelle Parrenin ne se contente pas de reproduire les codes figés des puristes, au contraire : elle ouvre les fenêtres de sa maison, et accueille des petits jeunes (Flóp) qui apportent un sang neuf à sa musique. Tour à tour hypnotique (*La Route*), ironique (*Collectage*) ou énigmatique (*Je t'aime*), la chanteuse échappe à toutes les étiquettes. Espérons juste que l'album suivant ne sorte pas dans trente-cinq ans !



R.B.

***Maison cube*, 13 €.**

La musique l'a sauvée de la surdité

Emmanuelle Parrenin, égérie de la scène folk des années 1970, relance sa carrière à 62 ans après avoir recouvré l'audition qu'elle avait perdue dans un terrible accident.

18.04.2011

Emmanuelle Parrenin revient de loin. Cette musicienne, ancienne égérie de la scène folk française qui vit dans les environs de Nemours, a perdu l'ouïe dans un terrible incendie. A 62 ans, elle sort pourtant ce mois-ci un nouvel album. Le second en trente ans. « Les médecins prétendaient que c'était irréversible », se souvient-elle. La musicienne a consacré toute son énergie à essayer de se soigner elle-même. « En utilisant ma harpe et ma voix, j'ai provoqué des vibrations internes dans mon corps et mes os. J'ai ainsi retrouvé mon audition au bout d'un an et demi. » Cette technique, elle en a fait une méthode à part entière, la maïeuphonie. Elle est devenue dans la foulée art-thérapeute. « En tout, j'ai travaillé dix ans dans des hôpitaux. Maintenant, je continue au Centre international de musicothérapie, à Noisy-le-Grand (Seine-Saint-Denis) », confie-t-elle. La musique a toujours été présente dans sa vie. Dès l'enfance, elle est bercée par l'archet de son père. « Il était premier violon dans un prestigieux quatuor. Nous habitons Paris, dans une maison où a vécu Ravel. Sa musique résonnait dans mes oreilles à travers une porte, où je l'écoutais en cachette. » A 15 ans, elle passe un été à Londres chez une amie qui sort avec le chanteur des Yardbirds, dont le guitariste, encore méconnu, s'appelle Eric Clapton. « Je sortais du pensionnat. J'avais des socquettes blanches. J'ai suivi sa tournée. Il n'a pas arrêté de me draguer. Mais j'ai refusé ses avances », rigole-t-elle encore. Puis arrive 1968. Elle fuit sa famille, dessine des dessous pour la Redoute puis embarque pour le Québec. « Je suis partie à l'aventure avec un magnétophone enregistrer les chansons traditionnelles de là-bas. J'ai été hébergée dans une famille qui s'occupait de 18 enfants sourds et muets. » Une rencontre qui lui servira plus tard. De retour en France, elle fait la connaissance de la bande du Café de la gare : Miou-Miou, Dewaere, Depardieu, Coluche... « Notre club de folk y organisait des concerts. C'est Coluche qui tenait la caisse, et moi je n'avais d'yeux que pour Patrick Dewaere. » En 1977 sort l'album « Maison rose », dont les rares exemplaires s'arrachent désormais sur Internet. Femme aux mille vies, elle sera ensuite danseuse contemporaine, puis directrice d'un restaurant brésilien. Un parcours trépidant que son accident, en 1990, stoppera net. Aujourd'hui guérie, elle partage son temps entre Paris et son refuge du sud de Nemours. Elle vit dans une ancienne maison d'architecte qui était abandonnée et vandalisée. « C'est devenu mon oasis où je peux créer. » C'est là qu'elle a enregistré « Maison Cube ». L'album de la renaissance.

Le Parisien

Cet article a été publié dans la rubrique Maison-Rouge

Bienvenue dans la Maison Cube d'Emmanuelle Parrenin

Par Gwendal Fossois (L'EXPRESS.fr), publié le 08/07/2011 à 18:00

Recommander < 10 Envoyer +1 0

(0) Commenter (5) Voter



Philippe Lebruman

Trente ans après *Maison Rose*, la magicienne folk revient avec son nouvel album et sera en concert ce samedi 9 juin à Marseille.

Quelques accords à la harpe, une voix douce qui porte un folk français aux sonorités étranges... L'album enchante et nous donne un grand bol d'air frais. [Emmanuelle Parrenin](#) nous invite dans son petit monde, dans sa *Maison Cube*, son deuxième opus sorti en mars dernier chez [Les disques Bien](#). Elle sera en concert [ce samedi au festival MIMI à Marseille](#). L'occasion de voir sur scène une artiste hors norme, entourée d'un groupe de musiciens de talent. Mais Emmanuelle Parrenin, c'est quoi ? Un mélange très réussi de musiques traditionnelles et actuelles, sur lequel glisse une série de textes poétiques. "On m'a mis l'étiquette de *folk psychédélique*, ce qui me fait beaucoup rire, explique-t-elle. Il y a beaucoup de styles différents, je n'arrive pas à mettre ça en mot" confie-t-elle à L'EXPRESS.fr. Un répertoire expérimental, construit avec les sons d'instruments à cordes traditionnels et ceux d'instruments électroniques et de percussions. Au résultat: un album délicieusement addictif.

Emmanuelle Parrenin

NEWSLETTER **culture**

Recevez chaque jour toute l'actu culturelle :

Saisissez votre e-mail

OK

Une véritable épopée

Sur la scène autant que dans *Maison Cube*, l'artiste s'entoure de musiciens qui portent avec elle son beau projet folk psyché. Et tout particulièrement Francisco López, alias [Flóp](#), chanteur et chef de file des disques Bien. "À la base [de *Maison Cube*], c'est une rencontre entre Flóp qui écrit les textes et moi qui fais de la musique, assure l'artiste. C'est lui qui est venu me chercher." Il faut dire que la chanteuse, autodidacte, a vécu une véritable épopée. Elle est une magicienne dont le corps et l'esprit sont aujourd'hui associés directement à l'instrumentation. Après son premier album *Maison Rose*, sorti en 1977, elle fait ses premiers pas en danse, mais perd l'ouïe à la suite d'un accident et doit abandonner la scène. Elle se retire dans un chalet d'alpage et y développe durant plusieurs années la "maïeuphonie": une thérapie par la vibration des instruments de musique grâce à laquelle elle retrouve l'audition. Le principe est d'"accoucher de soi à travers sa propre voix", c'est-à-dire utiliser la conduction osseuse en jouant et chantant ce qu'on joue. Elle décide alors de développer cette technique et l'appliquer auprès d'autres malades.

Nous transporter dans un autre univers

Plus de 30 ans après, elle construit une *Maison Cube* au paillason très accueillant et dans laquelle on se plaît à se prélasser au creux des coussins gonflés des fauteuils en tissu. On y fait de nombreuses découvertes, tapies dans les recoins de la bâtisse. Il y a du trip-hop dans cet album, avec des titres tels que *Je t'aime* qui, du début à la fin, reprend les mêmes paroles: "Je t'aime ou un peu moins précisément, j'éprouve pour toi un sentiment, je te tiens en considération, je t'aime...". Et d'autres chansons expérimentales, à l'image de la chanteuse [Robert](#), comme *Le secret*: une intro avec une base électro et un texte parlé/chanté, qui précède un morceau mêlant des notes de piano à de la musique celtique -ici, le son d'une vielle à roue. Merveilleusement surprenant. La piste *La Maison Cube*, qui achève l'opus, est un formidable mélange vocal et instrumental de dix minutes. Bref, il y a un peu de tout dans cet album qui nous transporte complètement dans un autre univers. Et on pourra jouir de ces chansons encore un bout de temps. Après une série de concerts qui devrait être prévue dans les prochains mois, Emmanuelle Parrenin projette un troisième album, cette fois-ci plus instrumental. "C'est le début, j'espère, d'une belle aventure."

Emmanuelle Parrenin en concert le 9 juillet 2011 à 21h45 au festival MIMI à Marseille.

French Music Column: Emmanuelle Parrenin & Donso Interviewed

—David McKenna, March 18th, 2011 09:53

In our latest column on the finest French music, David McKenna discusses hearing loss and creative reinvention with Emmanuelle Parrenin, and unusual instrumentation with Donso

ADD YOUR COMMENT »



Emmanuelle Parrenin has only released two solo albums. The first, *Maison Rose*, was recorded in 1977 when she was 28. Now, at the age of 62, she has finally produced a follow-up of sorts, *Maison Cube*. There are numerous reasons for the wait: *Maison Rose* was part of her deliberate drift away from the French folk scene she had been partly responsible for fostering, and subsequent to its release she moved into contemporary dance; but other factors also intervened. In 1993, she was caught in a domestic fire that stripped her of her hearing.

"The inner ear was damaged so it affected my balance as well," she explains. "I had been in shows where I wrote the music and danced, and now doctors were saying that there was nothing more they could do. So I cut myself off from everything in an Alpine chalet."

Intuitively, she says, she began playing instruments as a form of self-therapy. The healing properties of music are usually spoken about in vague or somewhat spiritual terms, but Parrenin experienced them in a far more tangible sense.

"I healed myself through the resonances from different instruments I played, and I would sing what I was playing as well. Even if I couldn't hear myself, I could feel it as vibrations in my body. Doing that every day my hearing slowly returned, and after that I didn't return to Paris. I continued to live in relative isolation for another 10 years, working in hospitals with people who had all kinds of issues: children, adults, psychotics, people with autism, and I used what had worked for me to help other people. So that really changed the course of my life."

She calls her approach 'Ma-euphonie', which "contains the idea that you're giving birth to something with your voice. I didn't want to call it 'art therapy' or something like that because that's not really how it works. I work with people who come to see me, or groups, and the person is active, not passive, and I find that's important. I make the person who comes to see me produce sounds, and I only amplify the sounds they make."

The musicianship runs in the family – father Jacques led his own string quartet – but experiences like hanging out with Eric Clapton and the Yardbirds during a trip to England as a teenager were equally formative, and by the age of 19 she'd fallen in with a group of people in Paris who went on to open France's first folk club, Le Bourdon, in 1970. The movement had clearly taken longer to get off the ground but the approach mirrored that of folk revivalists in the UK and the US.

"We were a small team that created Le Bourdon," she says, "and in particular we went off collecting, which is to say we took recording devices and went to some very isolated locations in France and Francophone countries to record old songs – all those people are dead now, you know! – which were part of our heritage. And then we donated them to the Musée de l'Homme and the Musée National des Arts et Traditions Populaires. But what interested me most was meeting people who sang and played; who danced. It was the human side that interested me. The music too, of course, but I'm not really a backward-looking person."

Was that why she eventually distanced herself from folk music?

"Yes. It was a time when, firstly, it was becoming very fashionable and there wasn't the same spirit as there had been at the beginning. There was a lot of what we call in France 'un esprit de chapelle' [cliqueishness]; it was very purist and I don't think I'm like that. I liked it when it felt alive, and when that went I was bored. After that, I was more drawn to making music for contemporary dance, using the same instruments but making a new music with it. I didn't play the harp at the time – just the hurdy-gurdy, the spinet and the dulcimer – but when I started making music for ballets and so on, I slowly began to teach myself the harp."

"That's just hurdy-gurdy, but I improvised over a rhythm track that [producer] Bruno [Menny] had come up with, with quite a few effects like backwards drums. It was a way of demonstrating... well, it wasn't as conscious as that, I was just playing without really thinking about it, but I think it shows off the range of this instrument that wasn't really widely known about – that was only really known in the circle of traditional music. "When I fell in love with it I was very young, and what I loved about it is that you feel the sound in your guts – it goes right to your stomach, it makes your bones vibrate. So I wanted to bring out all the tones and colours in it that were undreamt of at the time."

As a whole, *Maison Rose* was Parrenin's attempt to make the record "I could hear in my mind", with the assistance of producer Menny. Throughout, her playing is augmented by subtly rippling acoustic treatments and far-away harmonies (all of it dissolving almost completely into layered drones on 'Après L'ondée') and her voice is captured with crystalline clarity on the more structured songs like 'Plume Blanche, Plume Noire', which was written for her by Jean-Claude Vannier. Vannier is most famous for his arrangement work on Serge Gainsbourg's *Histoire de Melody Nelson* but he's also an idiosyncratic song-stylist in his own right, and Parrenin is incredibly nimble as she negotiates his typically restless melody.

"With Bruno we understood each other without really speaking. Afterwards I felt I'd fulfilled my vision of the record I wanted to make but frankly I had no notion that 30 years later people would still be talking about it."

The PR blurb for the new album, *Maison Cube*, makes the reasonably obvious comparison with Vashti Bunyan. There's the long hiatus, obviously, and the fact that, for all the differences in production approach, instrumentation and the traditions they draw on, *Maison Rose* and *Just Another Diamond Day* do have a similarly enchanted air. Parrenin also contributed to the *Night Music* album by fan Etienne Jaumet (mixed by Carl Craig, linking French folk to Detroit techno), rather as Bunyan did with Devendra Banhart and Animal Collective, before re-emerging with her own record.

The belated sequels, however, have much less in common. Whereas *Lookaftering* felt, to a great extent, like Bunyan picking up exactly where she'd left off, *Maison Cube* plays out in another space entirely, even if her past is referenced in the album title and on songs like 'Collectage', which recalls her song-collecting days and takes the form of a message telling her nearest and dearest not to worry about her while she's on her travels.

"Obviously there's a link to *Maison Rose*," says Parrenin, "so it's as if time wasn't relevant and there's this continuity. But it's also because, with the musicians who came to play with me, we recorded in a house in the shape of a cube in the middle of a forest [in Fontainebleau, about 30 miles to the south-east of Paris] where we could all stay together, and we recorded all the instruments there. It's an architect's house from the 1960s and we have a kind of community of friends who use it when they want to, ensuring that the bills are paid for. No-one really owns it – the actual owner lives far away and doesn't concern herself with it. So we keep this house alive."

So while *Maison Rose* is very much a fairy tale house, *Maison Cube* suggests a more concrete, modern domesticity – the vocals in particular sound very close, as if Parrenin is singing next to you in a living room, although the cube-shaped house is still "a place where magical things can happen."

The spur for the album was a meeting with Flóp, aka songwriter Francisco López.

"My son is a blues musician and his producer, having heard *Maison Rose*, asked if I wanted to make another record. I said 'Yes, I've got lots of music in my head but I want to work with someone on the words', so he gave me the name of Flóp. I went to listen to Flóp live and I liked his lyrics, and following that he came to my house with pockets full of notebooks. He'd read out phrases and I'd say 'I like that one', and I'd pull out an instrument, either a harp, a hurdy-gurdy or a spinet and improvise based on his words. We worked like that for five days, with me developing the music while he worked on the lyrics. So the key thing was working with a lyricist, and afterwards he suggested making a record. That was it, quite simply."

The resulting album has its share of warm drones and mantra-like songs, but also features wistful ambient-electronic ballads ('Pleuré'), Camille-like pop ('Je t'aime') and the eruption of a curious folk-jazz hybrid on 'Le secret'. As well as the aforementioned collection of instruments, Parrenin also plays a thumb piano and musical bowls. The best is saved until last though: the album's ten-minute title track. The verse might be Stereolab covering 'Tomorrow Never Knows', while a neat, jazzy chorus - augmented by cooing Disney harmonies - is gradually prised open by screeching hurdy-gurdy before dissolving into a discordant freak-out. As it happens, it's Parrenin's favourite too, and it may have already laid the foundations for her next 'house'.

"It's the one I particularly like singing on stage. There are songs that didn't make it onto the record that are more in that style and I think I'm going to follow that."

L'Oreille Absolue

L'Oreille Absolue
N°17
26 mai 2011



"Une respiration normale"

L'histoire d'EMMANUELLE PARRENIN, c'est celle d'une chanteuse libre et naturelle qui a attendu 34 ans entre son premier album, *Maison Rose*, et son deuxième, *Maison Cube*. C'est aussi et surtout l'histoire d'une femme que la musique, sous ses formes les plus vitales et les plus subtiles, n'a jamais abandonnée.

Ecouter trois titres de *Maison Cube* et l'album *Maison Rose* d'Emmanuelle Parrenin.

(mai 2011)

Page 1

Emmanuelle Parrenin : On peut dire que je suis née dans la musique. Elle a été dans mon univers depuis le tout début. Je suis issue d'une famille de musiciens (son père, notamment, était violoniste et fondateur du *Quatuor Parrenin*) où l'on ne s'occupait pas du tout de moi. Mais, à travers des portes fermées, dernière lesquelles j'entendais les répétitions, j'ai pu comprendre de l'intérieur la force de l'interprétation musicale, ressentir notamment à travers elle tout ce qui pouvait être étouffé, tous les non-dits. Même si, bien sûr, je ne mettais pas comme aujourd'hui de mots ni d'explications sur tout cela, j'étais trop petite... Je dirais que la musique a tout simplement été une respiration normale, qu'elle



était mon sang. Je ne me suis même jamais dit que je cherchais quelque chose avec elle. En plus, mon éducation musicale n'a jamais été que purement instinctive. A la maison, il y avait un piano, une harpe classique : tout ce que j'entendais de Bartók ou de Ravel, je le reproduisais comme ça, avec deux doigts.

Par la place qu'elle occupait dans votre famille, et l'écran qu'elle posait peut-être entre vos proches et vous, la musique aurait pu devenir votre ennemie : vous auriez pu être tentée de la rejeter.

C'est impossible : elle m'a tellement fait rêver, et en couleurs... J'ai mis d'autant plus de puissance dans ce rêve que j'étais justement un peu abandonnée. Ce qui est certain, en revanche, c'est que j'ai suivi une tout autre voie musicale que celle qui avait cours dans ma famille. Je n'ai pas appris le solfège ni la musique classique. J'ai commencé avec des instruments traditionnels, dont tout le monde autour de moi se désintéressait totalement : pour mes proches, c'était de la merde, de la musique populaire pour ceux qui ne savent pas jouer. A la base, déjà, ils ne s'intéressaient pas à ce que je faisais, mais en musique encore plus... Je me suis reconstituée une famille quand, vers 15-16 ans, j'ai vu pour la première fois une vielle et que j'ai rencontré des gens qui en jouaient. Je me suis rendue dans les campagnes pour faire des collectages, ramasser les chansons, je n'avais pas l'impression d'être dans le passéisme : c'était très vivant. On faisait venir des musiciens du monde entier... C'était passionnant, et c'était en même temps peut-être ma manière de rejeter mon héritage familial. En même temps, je n'ai pas tourné le dos au classique : j'adore par exemple les quatuors de Bartók. Il n'y a pas eu de sentiment de revanche, ce n'est pas ma tournure d'esprit. Je suis bien trop amoureuse de ce qui me fait frémir.

Quel regard portez-vous aujourd'hui sur cet apprentissage musical très particulier ?

Ce n'est plus le cas maintenant, mais j'ai longtemps été très complexée. De ne pas connaître le solfège, de ne pas pouvoir noter tout ce que j'avais dans la tête. J'ai comme une phobie des partitions : quand j'en vois une, mon regard se trouble. Je sais très bien pourquoi, ça a un rapport avec mon père... Bref, ça n'a pas été simple, je n'avais pas une folle confiance en moi. Au début, je ne me posais aucune question, j'étais tellement animée par la passion. Ensuite, le fait de voir que je n'arrivais pas à me mettre au solfège, ça m'a pas mal troublée. J'entends de manière très claire des musiques, avec toutes les parties, je les rêve aussi parfois ; mais je suis incapable de les retranscrire. Evidemment, il y a peut-être parfois une mélodie qui va ressortir de tout cela sans que je m'en rende compte. Mais je regrette quand même un peu de ne pas avoir cette capacité, cette compétence.



Aujourd'hui, dans votre pratique musicale, dans l'action, on vous sent en tout cas totalement libérée, pas du tout freinée dans vos élans.

Oui, tous ces questionnements, c'est quand je commence à partir un peu trop loin dans la tête, quand le mental prend le dessus. Mais quand je suis dans le chant, toutes ces ombres-là s'effacent.

A vos débuts, avez-vous facilement trouvé des partenaires qui fonctionnaient comme vous ?

Parmi ceux qui participaient aux collectages, nous étions tous un peu autodidactes – sauf une petite partie qui était composée d'ethnomusicologues ou de chercheurs au Musée de l'Homme ou au Musée des Arts et Traditions Populaires. Plus tard, j'ai aussi joué avec des musiciens comme *Didier Malherbe* (*Gong, Hadouk Trio...*), qui avaient un pied dans une approche plus savante. Pour le reste, nous étions tous pareils, à ne pas savoir lire le solfège et à ne pas du tout nous en soucier. Ce qui m'a attachée aux instruments traditionnels comme la vielle, l'épinette ou la harpe, c'est qu'en tant qu'autodidacte on



pouvait précisément trouver sa propre technique, sa méthode ou son anti-méthode. En harpe classique – ma mère en jouait, mais elle ne m'a jamais donné un seul cours de sa vie –, on met un an et demi ou deux ans pour apprendre la bonne position des mains... J'avais trop vu ce qu'était cette discipline d'enfer, je n'avais pas envie d'en passer par là. J'ai appris assez vite, sans beaucoup travailler je l'avoue – je ne devrais pas le dire, mais je ne suis pas du genre à pratiquer tous les jours... Ça n'a pas empêché que, pendant toutes

ces années, j'ai appris à beaucoup de gens à jouer : l'été, je faisais des stages où j'enseignais l'épinette, la vielle, le dulcimer... J'ai toujours eu cette passion pour la pédagogie, ce goût de redonner ce que j'ai reçu. Le plus gros du travail étant, finalement, de rendre cette transmission facile, en faisant par exemple appel à l'imaginaire... A ce sujet, il me revient un souvenir de l'époque où j'avais 13, 14 ans. J'étais en pension, et j'avais créé tout un spectacle sur la musique magnifique de *L'île nue*, un très beau film japonais. J'avais appris aux autres filles des danses complètement imaginaires... J'avais donc ce désir de création en moi, mais associé à l'envie qu'il y ait un partage et que les autres participent.

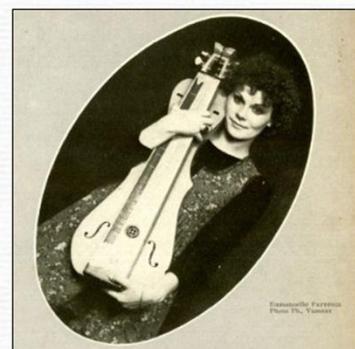
"Je me fichais de l'accueil ou du rayonnement que pourrait avoir *Maison Rose*. J'étais déjà ailleurs, dans une autre aventure."

Quand avez-vous basculé vers une approche plus personnelle de la musique ? Lorsque vous avez entrevu un risque de muséification ou de folklorisation de ces formes et chansons traditionnelles que vous collectiez ?

Tout l'époque des collectages et des récréations d'arrangements de ces musiques, c'était vraiment passionnant. Ensuite, ça a mal tourné. J'ai commencé à entendre des discours puistes, émanant de gens qui expliquaient qu'ils possédaient la "vraie" version de tel morceau, qu'on ne pouvait pas jouer elle-même dans telle tonalité, qu'on n'avait pas le droit de mélanger tels instruments, tels genres... Même chose avec la harpe, que j'accordais comme je l'entendais, alors que certains considéraient qu'il fallait respecter l'accordage du XIII^e ou du XVII^e siècles. Je me fichais complètement de toutes ces considérations. Et puis il y avait vraiment un esprit de chapelle, des discours du type "C'est moi qui a trouvé cette chanson le premier, il n'y a que moi qui peut l'interpréter!". C'était totalement absurde : cette musique-là, de tradition orale, était justement faite pour être donnée. Ce qui la rend intéressante et vivante, c'est qu'elle est transformée par l'identité de la personne qui la transmet. Je n'avais donc pas du tout la même notion de l'oralité, ça me parlait au plus haut point. J'ai eu envie de garder ces instruments, dont j'aimais tellement les couleurs, les résonances et les vibrations, mais pour faire autre chose.

Il y a une âme, un souffle de vie dans ces instruments ?

Où ! oui. Chez moi, j'ai toujours cette vielle que j'ai eu dans ma vingtaine. Elle a deux cents ans, et quand je la mets contre mon ventre je peux



vous dire que ça vibre, que ça vit. Quand on le manipule avec un certain état d'esprit, l'instrument donne beaucoup. Mais d'autres facteurs entrent aussi en jeu. Dernièrement, par exemple, je me suis fait refaire une épINETTE qui est complètement ratée : elle ne vibre pas, je ne suis pas en sympathie avec elle, j'ai du mal.

N'est-elle pas trop jeune ?

Le temps joue, c'est vrai. Mais dans ce cas, le problème vient de la personne qui l'a conçue, un excellent réparateur d'instruments anciens auquel j'ai proposé cette expérience. Je n'aurais pas dû, c'est vraiment un métier à part... En tout cas, il faut donc vraiment qu'il y ait une adéquation entre l'instrument et la personne : une mise en *sympathie* dans le vrai sens du terme, une résonance. Je suis très sensible à ça.

Lorsque vous avez reçu à vingt ans cette vieille âgée de deux siècles, avez-vous eu le sentiment de recevoir aussi toute l'histoire qu'elle contenait ?

Elle a résonné en moi avec une telle force que je l'ai gardée collée contre moi. Pour le coup, j'y ai passé des journées et des nuits entières... La vibration m'a vraiment habitée. Je me souviens d'avoir joué encore la veille de mon accouchement, avec l'instrument au-dessus de mon énorme ventre... Mon pauvre fils a dû avoir les oreilles vrillées ! Mais il me l'a bien rendu quand, plus tard, il a appris l'harmonica et qu'il se mettait à côté de moi...

Et votre voix, d'où vient-elle, selon vous ?

La voix, c'est la personne. J'aime qu'elle soit pure, sans effet. Ce n'est pas une critique contre ceux qui trafiquent ou enjolivent leurs voix, mais... en ce qui me concerne, je n'aime pas "faire beau". Le chant, c'est une mise à nu très impudique, et je n'envisage la voix que comme ça. C'est ce qui m'a amenée à créer ce que j'appelle la "maïeuphonie", c'est-à-dire une forme de thérapie où, à travers leur voix, les gens se révèlent à eux-mêmes, perçoivent tout ce qui était en eux et qu'ils n'entendaient pas. Or, c'est souvent le contraire que cherchent les gens lorsqu'ils prennent des cours de chant : ils veulent être quelqu'un d'autre, apprendre à "poser leur voix". Dans les séances que je donne, il n'est pas du tout question de ça, mais au contraire de révéler la voix telle quelle et de l'habiter. C'est d'arriver à cela que j'essaie de convaincre les gens qui pensent qu'ils chantent faux, ou mal, et qui désireraient chanter comme untel ou une telle.

Est-ce que vous-même, vous avez eu à passer par ce travail d'épuration et de soustraction pour trouver votre voix ?

Non, elle est sortie comme ça. Mais après avoir longtemps arrêté de chanter, je me suis rendue compte que je devais absolument la chauffer, chanter bouche fermée. Donc pas chanter pour l'extérieur, mais pour la résonance osseuse, à l'intérieur de soi. Je dois en passer par là aujourd'hui. Ce n'était pas le cas autrefois : j'y allais comme ça, directement, c'était léger.

En 1977, en pleine explosion punk, vous sortez *Maison Rose*, un disque en décalage complet par rapport à la production de l'époque...

Je me fichais complètement de l'accueil ou du rayonnement qu'il aurait. Déjà, à l'époque où je tounais avec des groupes comme Mélusine ou Gentiane, j'étais complètement déconnectée. Je chantais sans même savoir dans quelle ville j'étais... Les autres musiciens prenaient soin de tout garder : les articles, les contacts, les noms des directeurs de salles... Je n'avais aucune notion de ça. *Maison Rose*, je me suis surtout éclatée à le faire avec Bruno Menny [son compagnon d'alors, ingénieur du son venu de la musique électroacoustique] : le plaisir, il était là et pas ailleurs. Après, j'ai eu un tourneur qui était complètement à côté de la plaque – c'est notamment grâce à lui que je me suis retrouvée avec mon répertoire en première partie des Clash !... Mais j'étais déjà partie dans autre chose, je faisais de la musique pour

ballet, pour la danse contemporaine. Je n'ai donc pas souffert de l'absence de médiatisation de *Maison Rose*. Je n'ai même pas pensé à enregistrer un autre disque : j'étais dans une autre aventure. C'est quelque chose qu'on m'a pas mal reproché : à chaque fois que quelque chose marchait, j'allais voir ailleurs...

En 1990, suite à un accident, vous avez connu pendant un an l'expérience de la surdité. Ce qui, j'imagine, vous a obligée à passer par une forme plutôt extrême d'intériorisation.

C'est vrai. En fin de compte, ça m'a apporté et appris beaucoup, et notamment cette écoute intérieure, cette écoute du silence. Je n'aurais pas pu l'imaginer. Comment le corps vit et reçoit la musique... A cause de la surdité, j'ai perdu mon métier et beaucoup de choses. Mais avant que je m'angoisse, ma première réaction a été de penser "Ah ! quel calme, ça fait du bien !" C'est sécurisant, on est entouré d'un cocon, on voit tout le monde qui s'agit et s'affole, on est tranquille à l'intérieur... Au départ, j'ai vraiment vécu la surdité comme quelque chose qui me faisait du bien. C'est bien après que sont venus l'angoisse, les questions sur ma situation, mon avenir. J'ai d'abord goûté au silence.

Est-ce qu'il existe réellement ? Le corps comme l'esprit ne sont pas silencieux...

Non, en effet. On découvre les sons du corps, la pulsation, le sang et le cœur qui battent – et ça fait du boucan... La vie, quoi. Ce qui fait qu'aujourd'hui, je range cet épisode parmi les étapes cruciales de mon apprentissage musical.

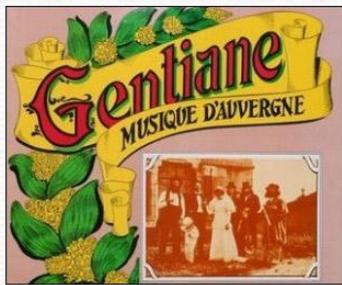
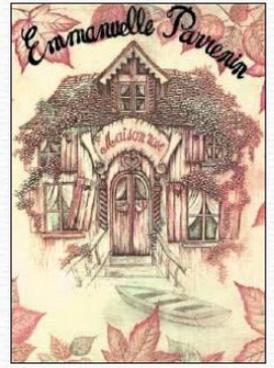
Vous avez finalement recouvré l'audition en pratiquant la musique, notamment la harpe et le chant, et en vous éveillant à nouveau au son par conduction osseuse. Cette expérience a-t-elle déterminé votre approche de la musique comme thérapie ?

Oui. Mais à la base, j'avais de toute façon quelque chose qui me dirigeait vers ça. Enfant, quand on me demandait ce que je voulais faire plus tard, j'avais cette réponse un peu bizarre pour une petite fille : "Je veux être humaniste !"... J'étais intéressée par l'humain. Avant cette expérience de la surdité, j'avais aussi suivi des formations où j'avais appris des techniques de connaissance de soi à travers le corps, des choses comme ça. Mais c'était pour moi, pas pour les autres. Et ça ne passait pas par la voix. A l'âge de 15 ans, j'avais aussi traversé tout Paris pour aller écouter le maître zen *Deshimaru*... J'avais une inclination pour le monde subtil – je n'aime pas le terme de "spiritualité". Mais ce n'est qu'après m'être rééduqué l'oreille que j'ai eu envie d'en faire profiter les autres. C'était au fond dans le prolongement de cette envie de partage que j'avais déjà exprimée à travers l'enseignement des instruments, de la voix ou de la danse traditionnelle.

A ce moment-là, aviez-vous fait un trait sur vos activités de musicienne ?

Pendant les dix années où j'ai travaillé comme thérapeute dans les hôpitaux en Savoie, j'ai totalement abandonné l'idée de faire de la

musique une profession, d'enregistrer un disque, de me produire sur scène. Ce n'était pas une souffrance. Je me trouvais tout à fait à ma place dans ce que je faisais, j'estimais que ça s'inscrivait dans la logique de tout ce que j'avais vécu jusque là. Sauf qu'au bout d'un moment, j'ai commencé à ressentir un manque, un ennui. J'étais en province, je connaissais des gens plutôt sympas, tous thérapeutes... Et le milieu des thérapeutes, c'est comme tous les milieux : ça devient barbant à la longue. Cette manie de toujours couper les cheveux en 92 pour trouver une explication à tout, ça m'a lassée au bout d'un moment. J'ai eu envie de choses plus spontanées. Je me suis réinstallée à Paris – je n'ai pas d'autres racines que les rues de cette ville. Faire un album, des concerts, ça n'était pas du tout dans mon esprit à ce moment-là. Je voulais simplement avoir quelque chose de plus vivant devant mes yeux.

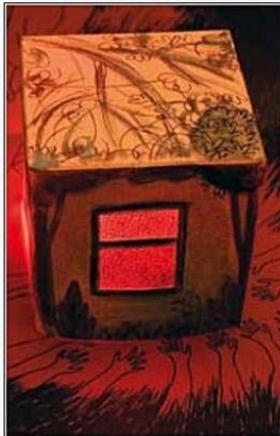


"La musique est trop importante pour que j'en fasse à n'importe quel prix. Si ça doit la préserver, je préfère faire un autre métier."

Comment en êtes-vous arrivée à l'enregistrement de votre deuxième album *Maison Cube*, plus de trente ans après *Maison Rose* ?

Ça s'est fait à l'image de tout mon parcours : par une suite de ricrochets. Tout ça, ce sont des concours de circonstances, de la chance. Le producteur de mon fils [*Le musicien de blues Mathieu Fromont, du groupe Bo Weavil*], qui venait plus ou moins de découvrir *Maison Rose*, m'a demandé un jour pourquoi j n'enregistrais pas un autre disque. Je lui ai répondu que j'en avais bien envie : j'avais plein de musique dans la tête, je n'avais en fin de compte jamais arrêté de composer, mais je ne voulais pas écrire de paroles. Il m'a conseillé d'écouter Francisco [*López, alias Flóp, chanteur, musicien et aussi l'un des fondateurs des Disques Bien*], qui écrivait des chansons comme il respirait. La vie a fait que j'ai reçu un mail m disant que Flóp jouait le soir même avec Mjo. Je m'y suis rendue et j'ai adoré. Un mois après, il arriva chez moi avec des carnets dépassant de toutes ses poches. Je lui ai dit que je ne voulais pas faire de l

poésie, que je voulais parler du quotidien, mais avec un décalage. Il m'a lu une phrase, que j'ai aimée. J'ai sorti un instrument pour trouver une mélodie sur cette phrase, et pendant ce temps, lui continuait d'écrire. En dehors de deux chansons et d'une musique qui existaient déjà, tout le disque s'est construit comme ça, en cinq jours. Avec les musiciens que Flóp m'a présentés, on a ensuite enregistré dans la Maison Cube, une maison d'architecte des années 60 en pleine forêt de Fontainebleau, qui avait été délaissée et qu'on a fait tourner à trois familles pour ne pas qu'elle s'écroule. Cet endroit étonnant, où l'on peut vivre à douze ou treize sans se gêner les uns les autres, nous a donc réunis. Ma chance, c'est aussi que d'autres musiciens comme Etienne Jaumet [*claviers, sax alto*], Vincent Mougel [*claviers, guitare, trompette...*] ou Cristián Sotomayor [*percussions*] se soient ajoutés pour les arrangements, la mise en forme de choses qui étaient très épurées à la base.



Pourquoi ne pas avoir souhaité écrire des textes pour ce disque ?

Je n'ai écrit que le texte de la première chanson du disque, *La Route*. "*La route est sous tes pieds/Ne laisse pas la mousse envahir tes souliers*" : ça me suffisait, c'était un peu comme une devise... Et ça m'amusait beaucoup, cette idée de faire de la musique sur des textes qui ne soient pas de moi. Au bout d'un moment, quand on n'est que dans son petit monde, on prend le risque de tourner en rond. Je me suis dit que cette expérience me ferait sortir de mes mélodies, de mon univers habituel. Avec Flóp, on s'est d'ailleurs tellement bien entendu que je pense continuer avec lui. Sauf que, comme prochaine étape, j'aimerais réaliser un disque instrumental, avec simplement quelques petites phrases disséminées ici et là que la musique prolongerait. J'ai vraiment envie d'avoir du temps, pour pouvoir partager ce que j'ai dans la tête ; parce que des musiques, j'en entends vraiment beaucoup... J'ai longtemps fait ça toute



seule, mais c'est triste au bout d'un moment. C'est bon d'avoir avec soi des musiciens qui continuent le fil, mettent leur patte, leur couleur.

Dans votre parcours, que la musique a habité sous des formes et des approches tellement variées, que représente au fond un disque comme *Maison Cube* ?

C'est une partie de toute cette aventure, qui a effectivement pris bien d'autres visages. L'enregistrement de *Maison Cube* ne se serait jamais produit si je n'avais pas rencontré les

bonnes personnes. A l'époque de *Maison Rose*, il y avait ce qu'on appelait des directeurs artistiques, qui faisaient le lien entre l'artiste et la production, la vente, les médias ; ça, ça n'existe plus. Pour que je revienne au disque, il a fallu que je croise des gens comme ceux des Disques Bien, qui ne sont pas là pour faire du commerce, qui ont du talent, de l'esprit, de l'humour, de la légèreté, et qui n'ont pas des ego comme des cathédrales. Ces alchimies humaines sont aussi essentielles que la connivence musicale. La musique est trop importante pour qu'on en fasse à n'importe quel prix : si ça doit la préserver, je préfère faire un autre métier. Il faut lui donner l'espace de liberté et le coeur qui va bien... Reste que maintenant, après l'expérience de *Maison Cube*, j'ai envie de continuer, je pense déjà à la suite. Sans lâcher ce que je fais par ailleurs. J'ai en tête d'autres idées que je n'ai pas encore réalisées. D'autres formes de concerts, par exemple, plus proches de l'esprit du happening – ce qui n'existe plus depuis les années 70.

Ce qui signifierait aussi revenir vers le théâtre et la danse, deux autres milieux que vous avez fréquentés dans les années 70 et 80 ?

Le théâtre, pas forcément... J'ai été chez Mnouchkine et d'autres, ça ne m'a pas trop plu. Les comédiens ont souvent un ego tellement monstrueux que ça me gonfle vite ; ça me fait peur et ça m'enlève en fin de compte toute envie. Je me verrais plutôt aller du côté du cirque ou du théâtre de rue... Créer des spectacles thérapeutiques – même s'ils le sont tous, sans que ce soit dit... Partir par exemple de la saison dans laquelle on est, de ce qui se passe autour de nous... Inventer de nouvelles formes, qui après tout existent peut-être depuis la nuit des temps, des expériences plus proches du chamanisme... Plus ça va, en tout cas, et plus j'ai envie d'épurer.

Dans un pays comme la France, la musique est considérée de manière quasi exclusive comme une source d'expression et de représentation artistique. Dans beaucoup d'endroits du monde, elle remplit des rôles bien plus larges et variés – sociaux, rituels, thérapeutiques...

Absolument. Tout ce qui valorise la dimension cathartique de la musique m'intéresse. Apporter mes instruments dans d'autres contextes, m'imprégner d'autres approches, ça me passionnerait aussi. Mon rêve serait de parcourir le globe dans cette optique. Mais je n'ai jamais eu d'argent pour ça... Je gagne ma vie au quotidien, pour payer mon loyer. J'ai plus une vie d'étudiante que d'une femme de mon âge.

C'est le prix à payer lorsqu'on ne veut pas s'installer dans un milieu, quel qu'il soit ?

Oui, c'est sûr. Mais je ne le regrette pas, je n'en souffre pas. Ça me prive de certaines possibilités, mais ça n'est pas dramatique.



Dans *Maison Cube*, il y a cette chanson, *L'Ecole de patience*, qui semble cristalliser beaucoup de choses, résumer votre parcours...

C'est la première phrase que Flóp m'a donnée : "Je suis entrée dans l'école de patience/On y entre sur concours de circonstances". J'ai dit : "Ça, je le veux, je prends immédiatement !" C'est un texte qui exprime bien à la fois les beautés et les difficultés de ce parcours. Etant impatiente de nature, on peut dire que je suis à l'école de patience depuis toujours. J'ai appris, c'est certain, mais ça m'a parfois coûté...

Est-il juste de trouver qu'il y a une part – même sous-jacente – d'intranquillité, de tension et parfois de violence dans vos chansons ? Que tout n'y est pas rose ni douillet ?

Je suis tout à fait d'accord. Ça fait aussi partie de moi, ces frottements, cette forme de déraison – et peut-être même de violence, oui. Dans les thérapies avec mes élèves – je n'aime pas le terme "patients" –, je fais en sorte que l'encadrement soit doux. Mais ce qui se passe pendant les séances ne l'est pas forcément. La voix, par moments, a besoin d'être "Kärcher", pour pouvoir extérioriser des choses ou casser des cristallisations, des croyances. Le son, la vibration, c'est aussi fait pour ça : pour pulvériser ces amalgames, ces rochers, ces caillots qui se forment à l'intérieur de soi. Ça me fait plaisir



qu'on entende aussi cela dans ma musique. Ça m'énerve quand on me cantonne dans un univers tout beau, tout rose, avec des petits oiseaux...

Les mots "magicienne", "sorcière", "fée" reviennent très souvent dans les articles qui vous sont consacrés... Qu'en pensez-vous ?

Je ne sais pas, ce sont des mots... Au départ, ça m'a surpris. Aujourd'hui, à vrai dire, ça m'amuse. Ça me rappelle quand même aussi que mon

frère, quand j'étais petite, me disait que j'étais une sorcière, il était très violent avec ça... Mais c'est vrai que ces mots sont proches du monde que je m'étais construit, où le rêve et la réalité se confondaient, et où il pouvait donc y avoir des fées ou des sorcières. Depuis l'enfance, j'ai aussi vécu beaucoup de choses mettant en jeu des forces et des énergies que je considérais alors comme normales, et qui avec le recul ne me paraissent pas si normales... Mais il y a tellement de gens qui brodent sur ces histoires-là, je n'ai pas tellement envie d'en rajouter... Ce qui me surprend, au-delà de tous ces commentaires, c'est que *Maison Cube* a trouvé une forme de réponse et d'écho dans le public. Je n'ai rien fait pour, et je suis étonnée de voir que ça interpelle notamment des générations plus jeunes. Dans un sens, c'est un grand réconfort. J'ai toujours fait ce que je voulais, mais ça ne m'a pas empêché de douter pour autant. Ce que je vis aujourd'hui m'aide à y voir plus clair.

Richard ROBERT

Maison Cube, le deuxième album d'Emmanuelle Parrenin, est donc une production des Disques Bien, vénérable établissement dont nous vous recommandons d'aller visiter la boutique.

Emmanuelle Parrenin sera en concert le 24 juin 2011 à Chaumont, le 9 juillet à Marseille (festival MIMI) et les 25, 26 et 27 août à Rochefort, lors de l'excellent festival Rochefort en Accords.

On y était : Emmanuelle Parrenin à Nantes

19/04/2011 | 11H08



Voir les 1 photos

Emmanuelle Parrenin : une chanteuse un peu magicienne, deux albums en 34 ans, un retour évènement. Récit et vidéos d'un concert inoubliable, avant une prestation demain au Point Ephémère.

J'aime 52 +1 0 Twitter 6

Emmanuelle Parrenin est la fée des logis. En 1977, cette chanteuse, muse de la scène folk française, sort *Maison Rose*, un premier album de folk avant-gardiste voué à devenir culte (notamment parce qu'il invente le trip-hop avec 15 ans d'avance). Telle la comète, trop rare et belle pour la banalité, elle disparaît ensuite du monde de la musique. En ce printemps béni, elle sort *Maison Cube*, son deuxième album, 34 ans après le premier, et c'est encore un chef d'œuvre.

Le 15 avril, Emmanuelle Parrenin présentait au Lieu Unique, à Nantes, le concert de lancement de l'album. Avec ses musiciens (Flop, Etienne Jaumet, Vincent Ségal et quelques autres) et ses instruments de fée (des harpes qui ressemblent à des hippocampes, une vieille top psychédélique), elle a plongé dans les abysses de la musique, entre candeur et éreintement. Un chemin qu'elle trace seule vers l'inconnu, en semant derrière elle des larmes d'émotion. Supplément d'âme à découvrir en vidéo. Et les plus Parisiens d'entre vous ont le droit, voire le devoir, d'aller à son concert le mercredi 20 avril au Point Ephémère.

- 2688 vues
- Ajouter à vos Coups de coeur
- 1 commentaire(s)
Ajouter le vôtre !
- facebook
- twitter
- email
- print

Tous nos articles sur
**Emmanuelle
Parrenin**

Les Inrocks
Blog Renaud Monfourny
09 avril 2011

LE PHOTOBLOG DE RENAUD MONFOURNY

[ACCUEIL](#) [L'AUTEUR](#) [S'ABONNER PAR EMAIL](#) [RSS](#) [SOMMAIRE](#)

emmanuelle parrenin 9-4-2011

<< Précédent

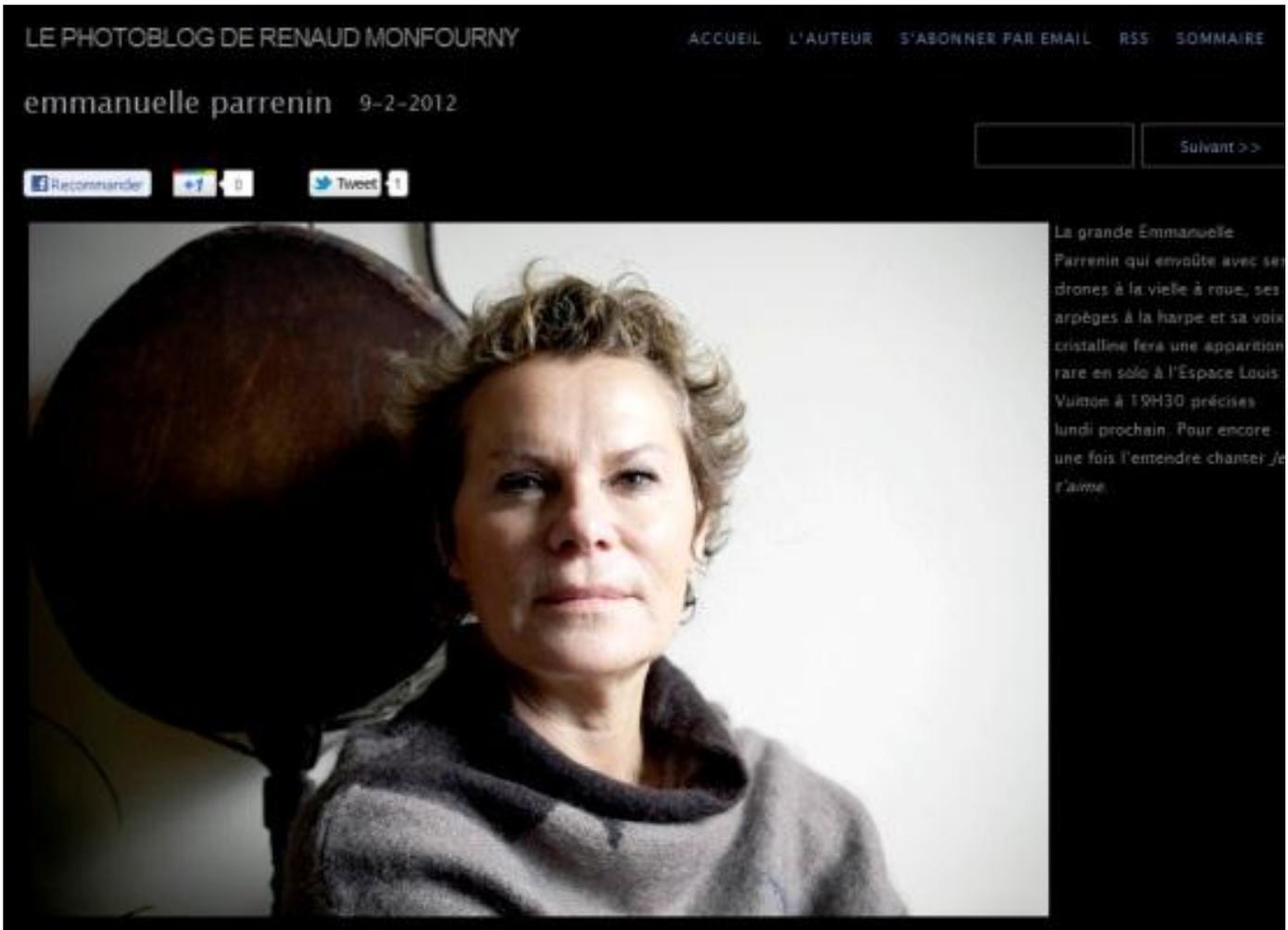
Suivant >>

 Recommander  +1  0

 Tweet  0



Alors, la mythique musicienne française sort un disque, appelé à rester dans l'histoire comme le précédent, *Maison rose* en 1977. *Maison Cube* donc, (les Disques Bien) sera accompagné d'une date le 15 avril au Lieu Unique à Nantes et une le 20 au Point Éphémère à Paris. On pourrait trouver quelques superlatifs pour décrire sa musique, mais après avoir pris un thé en sa compagnie, on ne peut rien dire d'autre que c'est une de ces belles personnes grâce à qui le monde est moins moche. Rock on, Emmanuelle !



EMMANUELLE PARRENIN

Peu s'en souvenaient, sans doute, mais une brillante Française enregistrait, en 1977, un *Maison Rose* devenu culte chez les amateurs de ce qu'on a pris l'habitude d'appeler le "freak folk" -Animal Collective, 25 ans plus tard, n'a pas fait autre chose en réinterprétant à sa sauce pimentée les musiques traditionnelles américaines. Peu s'en souvenaient, mais certains quand même : quelques musiciens, dont Flôp, sont amoureuxment allés chercher celle qui est depuis devenue spécialiste dans l'exploration du folk hexagonal, et l'ont poussé à enregistrer un nouveau disque. C'est *Maison Cube*, il sort fin mars et c'est une merveille de chansons chercheuses, tordues, joueuses, à la fois terriennes et aériennes, qui vont chercher leur logique dans des savoirs qui semblaient oubliés depuis des siècles.

Bandcamp



Maison rose
Emmanuelle Parrenin



Share



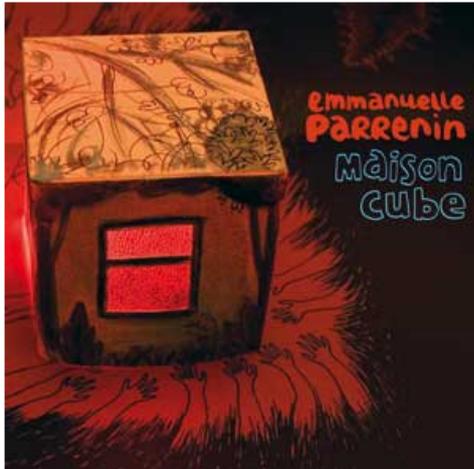
Maison cube
Emmanuelle Parrenin



Share

Emmanuelle Parrenin : maison cube

par arbobo | imprimer | 3avr 2011



Le plus grand album pop de l'année sera probablement français, vu le niveau actuel (*Ensemble!*) et les sorties annoncées.

Le plus grand album pop sera sans doute celui d'**Emmanuelle Parrenin**, dont la *Maison cube* est irrésistible. Tout est réuni pour faire peur à lire la présentation, un unique album paru il y a 34 ans, la vielle à roue, le travail d'exhumation de chansons populaires oubliées... On serre déjà les dents de crainte d'entendre une sorte d'étude ethno-musicologique surannée. C'est tout le contraire, et encore bien mieux que ça.

Avoir vu Emmanuelle Parrenin lancer des vocalises surréalistes et tourner à la roue de son

instrument sur scène avec le très électronique Etienne Jaumet aura été le moment le plus indescriptible de ces dernières années. Mais tout fonctionnait parfaitement, la modernité est dans les têtes avant d'être attachée à un instrument ou une époque. Démonstration faite avec *Maison cube*, fabuleux successeur du *Maison rose* d'hier.

Des chansons d'antan, elle a retenu un sens du texte bien tourné, du récit, et une approche mélodique fouillée. L'entendre parler des "punks à chien" sur le long et entêtant *Maison cube* (10 minutes) est à la fois drôle, moderne, dansant, et fait plus penser à Laetitia Sadier et Holden (le chant de *Collectage*) qu'à Marie-Paule Belle. Mais aussi à d'autres musiciens teintés 70s comme Cortex, Alain Goraguer ou Aquaserge.

Sur *Maison cube*, Parrenin fait feu de tout bois, à la fois jazz, psyché, rock, electro... Les arrangements légers laissent énormément d'air, chaque trouvaille, chaque son, a tout l'espace nécessaire pour se déployer, s'entêter, s'entêter encore car la répétition a la part belle. On a du mal à compter les morceaux de bravoure, on perd vite le compte pour se laisser déborder par le plaisir. Dès *Je t'aime*, on tient une perfection dont le décorticage mériterait des années de musicologie.

On a rarement autant d'humour dans un disque beau et solide, les paroles prosaïques sur le propriétaire inquiet de recevoir le loyer n'en sont qu'un exemple. Exemple et preuve des registres innombrables qu'on trouve sur cet album. Emmanuelle Parrenin joue, avec les instruments, avec les époques et les registres, les mots, elle joue tout court avec une ingénuité de collégienne, et il faut avouer qu'à entendre sa voix on ne lui donnerait pas la moitié de son âge.

Le disque séduit, mais c'est son final incroyable qui nous laisse hagards. Ce *Nulle part* qui ravale Camille au rang d'apprentie, et *Maison cube* qui vaut plusieurs albums de Radiohead à lui seul. Tant de liberté, tant d'ingrédients dans un disque qui sonne simple et abordable, ce qu'on appelle la quadrature du cercle.

Maison cube est un disque inspiré, malicieux, séducteur. C'est le disque dont vous allez rebattre les oreilles de votre entourage et que vous vous vanterez de leur avoir fait découvrir. Un véritable appel à la gourmandise, du miel pour les oreilles.

Sorti le 31 mars chez Les disques bien.
concerts à venir à Nantes (Lieu unique) et Paris (Point éphémère)

Related

Za! Megaflow.
Mega album



Topic: [des disques...](#)

Tags: [avant-garde](#), [emmanuelle parrenin](#), [Etienne Jaumet](#), [les disques bien](#)

UNE NOUVELLE « MAISON » POUR EMMANUELLE PARRENIN

« La route est devant toi. Ne laisse pas la mousse envahir tes souliers »



Emmanuelle Parrenin a commencé par chanter la tradition avec des musiciens comme Jean-François Dutertre, Jean-Loup Baly ou Phil Fromont, apprenant sur le tas l'épinette et la vielle à roue. Petit à petit, elle s'est lassée de ce milieu qu'elle trouvait fort passéiste et s'est lancée corps et âme dans la composition. En 1977, elle a sorti *Maison rose*, un album aux charmes mystérieux devenu culte au fil du temps. Avec ce disque, elle a été la première en France à se plonger pleinement dans une démarche post-folk qui consiste, après avoir digérer tous les codes des chansons et des musiques traditionnelles, à livrer sa propre musique. Les compositions de cet album naviguant entre musique traditionnelle, folk psychédélique et expérimentations électroacoustiques (bel apport du musicien et ingénieur du son Bruno Menny) possèdent l'aura du répertoire traditionnel tout en empruntant des parallèles oniriques et intemporelles. Emmanuelle Parrenin a posé là les premières pierres d'un mouvement suivi par des artistes français tels que Gérard Delahaye (*Le printemps*, 1978) ou Melaine Favennec (*Chansons simples et chants de longue haleine*, 1978).



Il a fallu attendre 34 ans pour que l'ensorceleuse revienne avec un disque de sa composition, le bien nommé *Maison cube* dont les textes ont été écrits par le chanteur décalé Flóp qui signe aussi deux musiques. Pas étonnant que la demoiselle se soit tournée vers un des fondateurs des Disques Bien. C'est qu'il règne, dans cette famille d'artistes ne vivant que pour réaliser du « bel ouvrage », une liberté créative semblable à celle déployée jadis pour *Maison rose*. Le choc des générations a réussi à redonner vie aux braises. Sur la voix toujours fragile mais intacte de l'artiste, sa vielle à roue, son épinette, ses harpes et sa senza, viennent se greffer naturellement les sons analogiques de Vincent Mougel et d'Etienne Jaumet, les percussions insolites de Cristián Sotomayor et les guitares électriques de Flóp. Si la cuisine musicale préparée dans cette maison cube rappelle par moments celle de la maison rose, il s'en dégage de nouvelles saveurs à apprivoiser. Quant au textes de Flóp, ils nous emmènent ailleurs, ou plutôt, plus profondément dans le monde d'Emmanuelle.

C'est un bonheur précieux que de pouvoir croiser la route d'artistes qui savent effacer les frontières entre l'hier et le demain. Profitons-en !

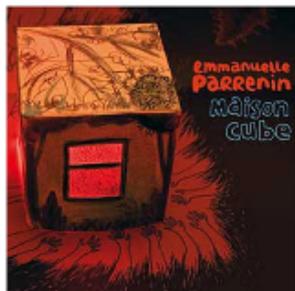
Guillaume Duthoit

Le fond de l'air est french

8 décembre 2011

Emmanuelle Parrenin – Maison cube

Chronique complète [ici](#).



Il a fallu attendre 34 ans pour que l'ensorceleuse revienne avec un disque de sa composition, le bien nommé *Maison cube* dont les textes ont été écrits par le chanteur décalé Flóp qui signe aussi deux musiques. Le choc des générations a réussi à redonner vie aux braises. Sur la voix toujours fragile mais intacte de l'artiste, sa vielle à roue, son épinette, ses harpes et sa sanza, viennent se greffer naturellement les sons

analogiques de Vincent Mougel et d'Etienne Jaumet, les percussions insolites de Cristián Sotomayor et les guitares électriques de Flóp. Si la cuisine musicale préparée dans cette maison cube rappelle par moments celle de la maison rose, il s'en dégage de nouvelles saveurs à apprivoiser. (GD)



Pop News

18 janvier 2012

En 2011, Les Disques Bien ont continué à offrir, trop discrètement, des disques bien. Comme le premier album inclassable d'Antoine Loyer, "Poussée anglaise" (en coédition avec le label Le Saule), où l'on entend aussi bien du Dick Annegarn (repris) que du Jules Laforgue (adapté) et des folklores du monde (revitalisés). Armelle Pioline, qui prête sa voix au disque, est revenue en solo sous le nom de SuperBravo (chansons brutes mais mélodieuses dans la langue de Morrissey), tout en donnant quelques concerts de Holden en formule duo avec Mocke - notamment une belle soirée estivale sur la terrasse du 7e Ciel.

Le disque le plus étonnant - à la mesure du parcours de son interprète - sorti en 2011 sur le petit label parisien reste sans conteste celui d'Emmanuelle Parrenin, "Maison Cube". Trente-quatre ans (!) après "Maison rose", un premier album devenu culte, cette chanteuse et musicienne folk férue de traditions populaires autant que d'avant-garde a fait un retour inespéré grâce à Flóp, pivot des Disques Bien. De leur collaboration étalée sur plusieurs années est sortie une collection de chansons sans attaches, quoique tissant des liens entre les explorations seventies de Brigitte Fontaine ou Catherine Ribeiro + Alpes et la scène actuelle (elle est accompagnée sur disque et sur scène par des musiciens de talent qui auraient l'âge d'être ses fils, comme Etienne Jaumet ou Vincent Mougel). Une artiste rare et hors norme.

Emmanuelle Parrenin, folk or



Musicienne folk des années 1970, Emmanuelle Parrenin est joliment accompagnée pour un retour attendu. À l'occasion de la sortie de « Maison cube », elle donnera un spectacle singulier au Lieu Unique le 15 avril.

Texte : Tiphaine Crezé Photo : Philippe Lebruman

L'épithète change mais l'esprit reste intact. Trente ans après Maison rose, Emmanuelle Parrenin, revient avec Maison Cube. Trente années bien remplies, durant lesquelles la prêtresse folk flirte avec la danse contemporaine, le yoga et l'art thérapie. Trente années durant lesquelles l'artiste plurielle perd l'ouïe avant de la recouvrer miraculeusement au son de sa harpe. Une seconde naissance.

Maison cube est une création déroutante, peuplée d'animaux étranges : dulcimer, pianos à pouces et vielle à roue. Faussement candides, les textes sont le fruit d'un quatre mains avec Flóp. De cette complicité est également née, D'une maison l'autre, création qui se jouera le 15 avril prochain au Lieu Unique, à la suite d'une semaine de résidence. Aux côtés de Flóp, Vincent Segal et Cristián Sotomayor, entre autres, Emmanuelle Parrenin livrera un tableau unique à Nantes. La scénographie et la mise en lumière valent d'ailleurs à la production l'appellation de spectacle plutôt que de concert. L'occasion, pour les puristes, de revoir celle par qui la musique folk a débarqué en France, et pour les novices, de venir découvrir la voix juvénile et l'univers singulier de cette grande dame.

En concert au Lieu Unique le 15 avril à 20h30

www.lieuunique.com

www.myspace.com/lavraieemmanuelleparrenin

Une nouvelle « maison » pour Emmanuelle Parrenin

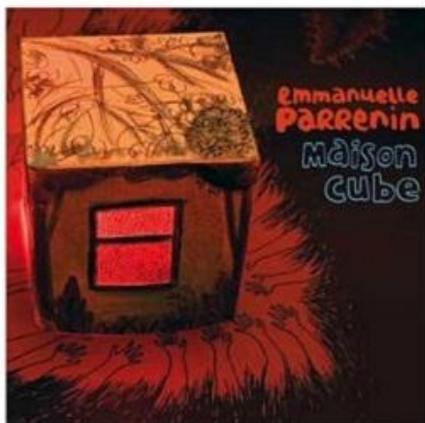
« La route est devant toi. Ne laisse pas la mousse envahir tes souliers »

Emmanuelle Parrenin a commencé par chanter la tradition avec des musiciens comme Jean-François Dutertre, Jean-Loup Baly ou Phil Fromont, apprenant sur le tas l'épinette et la vielle à roue. Petit à petit, elle s'est lassée de ce milieu qu'elle trouvait fort passéiste et s'est lancée corps et âme dans la composition. En 1977, elle a sorti *Maison rose*, un album aux charmes mystérieux devenu culte au fil du temps. Avec ce disque, elle a été la première en France à se plonger pleinement dans une démarche post-folk qui consiste, après avoir digéré tous les codes des chansons et des musiques traditionnelles, à livrer sa propre musique. Les compositions de cet album, naviguant entre musique traditionnelle, folk psychédélique et expérimentations électroacoustiques (bel apport du musicien et ingénieur du son Bruno Menny), possèdent l'aura du répertoire traditionnel tout en empruntant des parallèles oniriques et intemporels. Emmanuelle Parrenin a posé là les premières pierres d'un mouvement suivi par des artistes français tels que Gérard Delahaye (*Le Printemps*, 1978) ou Melaine Favennec (*Chansons simples et chants de longue haleine*, 1978).



Il a fallu attendre 34 ans pour que l'ensorceleuse revienne avec un disque de sa composition, le bien nommé *Maison cube* dont les textes ont été écrits par le chanteur décalé Flóp qui signe aussi deux musiques. Pas étonnant que la demoiselle se soit tournée vers un des fondateurs des Disques Bien. C'est qu'il règne, dans cette famille d'artistes ne vivant que pour réaliser du « bel ouvrage », une liberté créatrice semblable à celle déployée jadis pour *Maison rose*. Le choc des générations a réussi à redonner vie aux braises. Sur la voix toujours fragile, mais intacte de l'artiste, sa vielle à roue, son épinette, ses harpes et sa sanza, viennent se greffer naturellement les sons analogiques de Vincent Mougel et d'Étienne Jaumet, les percussions insolites de Cristián Sotomayor et les guitares électriques de Flóp. Si la cuisine musicale préparée dans cette maison cube rappelle par moments celle de la maison rose, il s'en dégage de nouvelles saveurs à apprivoiser. Quant aux textes de Flóp, ils nous emmènent ailleurs, ou plutôt, plus profondément dans le monde d'Emmanuelle.

Médiathèque de Bruxelles French Cancan 07 novembre 2011



Des artistes à découvrir donc, dont la récente recrue des Disques Bien, **Emmanuelle Parrenin** : « surtout connue pour avoir enregistré, il y a trente ans, un disque d'une beauté énigmatique : *Maison Rose*, que des snobs du monde entier s'arrachent sur eBay : le disque de post-folk ultime entre chants traditionnels et expérimentation électro-acoustique » (Présentation officielle). L'arrivée aux Disques Biens de cette collecteuse de chansons traditionnelles, danseuse, chanteuse, musicienne (vielle à roue, diverses harpes, piano à pouces, épinette des

Vosges, dulcimer, bols chantants) semble plutôt logique. Sa collaboration avec Flóp et Etienne Jaumet (Zombie Zombie) pour son dernier album « **Maison Cube** » est en tout cas une réussite. D'anciennes et de nouvelles chansons dans un même esprit folk entre tradition et expérimentation, pas simple mais troublant.

Je vous laisse donc ici et avec « Nulle Part » extrait de « Maison Cube ». A bientôt pour la suite de la sélection.



Not For Tourist

22 avril 2011

Emmanuelle Parrenin au Point Ephémère – Les Photos

Par Laure Dasinieres Publié le : 22 avril 2011

Posté dans : [Chroniques](#), [Concerts](#)

Tags : [Emmanuelle Parrenin](#), [flop](#), [le Point Ephémère](#), [Maison Cube](#)



En toute intimité, en toute amitié, Emmanuelle Parrenin a reçu ses fans, les fidèles et les nouveaux, au Point Ephémère ce mercredi 20 avril présenter son album « [Maison Cube](#) » (chroniqué [ici](#))

Sur scène, la grâce et la magie. Celles d'une voix mutine, d'instruments aux sonorités entêtantes, d'une harmonieuse et étonnante rencontre entre acoustique, électrique et électronique. Et le bonheur d'un concert emprunt d'un esprit de partage, de complicité et d'inventivité.

Fantastique et onirique.

Télévision



- Le magazine de la santé - le 22/06/11 (à 30 min 15)

- **arte** Journal de la Culture - le 28 mars 2011

-  interview en direct le 11 avril 2011

Radio

National



France Inter

- Emission Alternatives - 26 février et 16 avril 2011
- Emission Le Fou du Roi - Live en direct le 3 juin 2011



France Culture

- Emission Movimiento du 03/09/11
- Le Rendez-vous
- Emission La Vignette - interview le 16/06/2011



- Emission Tout feu, tout flamme - chronique de l'album le
26/04/11

- en programmation

Région et étranger

- Radio Grenouille (Marseille) - Diffusion album
- Radio Rennes - Diffusion dans émission « Chemins de Terre » en décembre 2011
- Tropiques FM - playlist de mai 2011
- Jet FM (Nantes) - playlist
- Radio Campus Bruxelles - playlist Matinale
- Radio Centraal (radio belge) - diffusion dans l'émission « Psyche van het folk » en février 2012
- You FM - Mons (Belgique)- Diffusion dans l'émission du 31 janvier 2012